

LE LIVRE DE JADE

par Judith GAUTIER

@

à partir de :

LE LIVRE DE JADE

par Judith GAUTIER (1845-1917)

Plon, Paris, 1933, 266 pages + 7 illustrations (reprenant l'édition des années 190x revue et complétée par J.G.). Première édition Lemerre, Paris, 1867, sous le pseudonyme de Judith Walter.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr
juillet 2011

TABLE DES MATIÈRES

Les Amoureux — La Lune — Les Voyageurs — La Cour — La Guerre
Le Vin — L'Automne — Les Poètes

Table des Illustrations

Prélude

Son Excellence Yu-Keng : Strophes improvisées.

LES AMOUREUX

Le Livre des Vers

Une jeune fille

Vengeance

Criminel amour

Retour dans le royaume de Tsi

La Fleur d'oubli

L'empereur Ou-Ty

Le Vent d'automne

Li-Taï-Pé

Une Bonne Fortune sur le chemin

Ivresse d'amour

Chants des oiseaux, le soir

Au Bord de la rivière

Le Pêcheur

Fleur défendue

Jeunesse

Strophes improvisées

Thou-Fou

Sur le fleuve Tchou

La Maison dans le cœur

L'Empereur

La plus belle

Tchang-Tsi

L'Épouse vertueuse

Sao-Nan

Un Jeune Poète pense à sa bien-aimée

Tchan-Jo-Su

L'Éventail

Ouan- Tsi

A la plus belle femme

La Feuille sur l'eau

Sou-Tong-Po

Sur les balancements d'un navire

Inconnu

Le mauvais chemin

La Fleur de pêcher

Tsoui-Rou

Anniversaire

Tchan-Tiou-Lin

La Feuille de saule

Les Perles de Jade

Ly-y-Hane

Mes Yeux fixes

Le Lotus rouge

Froidure printanière

Les Cygnes sauvages

La Fête des poètes

Désespoir

Inconnu

La Tisseuse céleste

Inconnu

Le Printemps

Li-Hung-Chang

La Mer sans rivages

Tin-Tun-Ling

L'Ombre des feuilles d'oranger

J. Shuin-Ling

Ne m'oubliez pas

Rosée matinale

C. Hsing-Ling

Séparation

LA LUNE

Li-Taï-Pé

L'Escalier de Jade
Près de l'embouchure du Fleuve

Thou-Fou

Promenade le soir dans la prairie

Tchan-Jo-Su

Un Poète regarde la lune
Le Fleuve paisible
Sur la rivière bordée de fleurs
Au Bord du petit lac
Une Femme devant son miroir

Li-Oey

Le Clair de lune dans la mer

LES VOYAGEURS

Li-Taï-Pé

Le départ d'un ami
L'auberge

Sou-Tong-Po

L'Exilé

Sao-Nan

Le gros Rat

Sou-Tong-Po

Un Navire à l'abri du vent contraire

Tin-Tun- Ling

En allant à Tchi-li

Li-Oey

Le Poète se couche dans la forêt

LA COUR

Thon-Sin-Yu

Dans le palais

Inconnu

Visite matinale

Thou-Fou

Insomnie

Inconnu

Disgrâce

Yan-Tu-Tchen

Vœu d'amour

Thou-Fou

Montée d'automne

LA GUERRE

Kao-Ty

La Chanson de l'ouragan

Li-Taï-Pé

La Fleur rouge

Thou-Fou

Le Départ du grand chef

Inconnu

L'Époux d'une jeune femme s'arme pour le combat

Inconnu

Le Chien du vainqueur

Ouan-Tchan-Lin

De la fenêtre occidentale

Chen-Tsé-Tsi

La Cigogne

Li-Oey

Les Adieux

LE VIN

Li-Taï-Pé

Le Pavillon de porcelaine
Pensées du septième mois
Chanson sur le fleuve

Tchang-Tsi

Au milieu du fleuve

Ouan-Oui

Pour oublier ses pensées

Tsoui-Tsong-Tché

En buvant dans la maison de Thou-Fou

Thou-Fou

Les huit Buveurs immortels

Sao-Nan

Les trois Femmes du Mandarin

L'AUTOMNE

Kong-Tse

Strophes improvisées

Thou-Fou

Pensées d'automne

La Flûte d'automne

Pendant que je chantais la nature

Le beau Palais de Jade

Ouan-Po

Le Pavillon du jeune roi

Tchang-Tsi

Le Soir d'automne

Sou-Tong-Po

Le Cormoran

Ouan-Tchan-Lin

Par un temps tiède

Heu-Yu

Le Souci d'une jeune fille

Ouan-Tsi

Pensée écrite sur la gelée blanche

Inconnu

Le Cœur triste au soleil

Tin-Tun-Ling

Les Cheveux blancs

Sou-Tong-Po

Tristesse du Laboureur

Tin-Tun-Ling

Les petites Fleurs se moquent des graves sapins

Heu-Yu

Fin de printemps

LES POÈTES

Li-Taï-Pé

Les Sages dansent

La Flûte mystérieuse

Thou-Fou

Louange à Li-Taï-Pé

A Li-Taï-Pé

Envoi à Li-Taï-Pé

Le Bateau des Fleurs

Ouan-Tsi

Un Poète rit dans son bateau

Sao-Nan

A un jeune poète

Sou-Tong-Po

Le Poète monte la montagne

Le Poète se promène sur la montagne

Esquisse

Tchan-Jo-Su

Indifférence aux douceurs de l'été

Tchang-Tsi

La Feuille blanche

Li-Taï-Pé

Les Caractères éternels

TABLE DES ILLUSTRATIONS

1. Chant des oiseaux, le soir.
2. Sur le fleuve Tchou.
3. La fleur de pêcher.
4. En allant à Tchi-li.
5. De la fenêtre occidentale.
6. Pendant que je chantais la nature.
7. Le Poète monte dans la montagne enveloppée de brouillard.



PRÉLUDE

@

La gloire des poètes, en Chine, ne se fonde pas comme chez les autres nations : plus lente à venir, elle y est plus juste aussi et infiniment plus durable.

Jamais il n'est arrivé, dans cet antique empire, — sauf peut-être en des jours récents et sous l'influence étrangère, — qu'un poète ait eu l'outrecuidance de juger, lui-même, ses vers dignes d'être imprimés, et d'en former un recueil.

Mais, dans une réunion de lettrés, par exemple, chacun, à tour de rôle, chante les vers qu'il a composés ; il est écouté religieusement et si l'un des poèmes semble vraiment hors ligne, on demande à l'auteur la faveur de le copier.

Ceux qui le gardent, sur leurs tablettes, le redisent dans d'autres milieux, permettent qu'il soit copié de

nouveau, et ainsi, peu à peu, dans un cercle choisi, le nom du poète se diffuse comme un suave parfum.

Quelquefois l'auteur isolé s'adresse directement au peuple. C'est sur la muraille d'un édifice public, sur le montant d'une porte de quartier, qu'il écrit la pièce de vers qu'il a composée, le plus souvent sans y mettre son nom. On s'arrête devant l'écriture ; ceux qui sont capables de comprendre commentent, discutent, expliquent aux ignorants curieux de savoir. S'il passe un lettré, et que le poème en vaille la peine, il en prend une copie, qu'il emporte pour la montrer à ses amis et la garder soigneusement.

Les poésies, ainsi conservées, voltigent bientôt de bouche en bouche, deviennent célèbres, puis populaires.

C'est donc la postérité, et pour ainsi dire une sorte de plébiscite, qui décident de l'élection d'un poète à la gloire.

Il se passe, souvent, plus d'un siècle, avant qu'un empereur ne donne l'ordre, à une commission de lettrés, de rechercher, pour les réunir en volumes, tous les poèmes conçus pendant une certaine période d'années et que la renommée a consacrés.

C'est ainsi, comme un bouquet de fleurs rares, que le livre se forme ; dans ses pages, les poètes se côtoient fraternellement, leurs vers se font valoir et contrastent dans une diversité charmante.

Il est vrai que les auteurs, s'ils ont pu de leur vivant pressentir leur gloire, n'en ont jamais la certitude et n'assistent que rarement à leur triomphe.

Quelquefois, pourtant, le poète reçoit de ses contemporains, un tribut d'hommages et presque d'adoration, surtout quand l'enthousiasme d'un empereur l'a porté aux plus hauts emplois de la cour et l'illumine d'un rayon d'une faveur toute spéciale. Il en fut ainsi, pour cette magnifique pléiade de grande

esprits, qui illustra le règne des Ming-Hoang, au VIII^e siècle de notre ère, et qui sont encore aujourd'hui les modèles, les oracles, comme les patrons de la poésie.

Cependant, même les œuvres de ceux-là ne furent pas publiées du vivant des poètes ; des feuilles éparses, de fin papier ou de satin blanc, ornées d'un dessin délicat, recevaient seules les précieux poèmes qui étaient gardés avec tant de vénération que pas un seul ne s'est perdu.

*

Parmi les noms, que la postérité a cueillis à travers les âges pour le bouquet d'immortalité, les noms de Li-Taï-Pé, de Thou-Fou, de Ouan-Ouey, de Tchan-Jo-Su, de Ouan-Tchan-Lin, sont les plus illustres. Li-Taï-Pé et Thou-Fou sont proclamés les plus grands, sans que les Chinois osent décider, cependant, lequel surpasse l'autre : « Lorsque deux aigles ont pris leur essor, disent-ils, et s'élèvent à

perle de vue, qui donc pourrait reconnaître lequel des deux a volé le plus près du ciel ? »

*

Li-Taï-Pé a, dans ses vers, une forme originale et brève, qui se joue des difficultés, un style coloré aux images rares et choisies, plein d'allusions, de sous-entendus et souvent d'ironie. Ainsi que le poète persan Omar Kéyam, il s'enivre passionnément, chante le vin, seul consolateur, et jette comme un linceul pailleté d'or, les voiles de l'ivresse, sur les amertumes de cette vie et l'appréhension de l'autre.

Ce poète abrita, souvent, derrière le paravent de l'ivresse, de graves manquements à l'étiquette dont les courtisans s'offensaient. Mais l'empereur était, pour lui, d'une indulgence inlassable ; quelques-uns de ses ministres lui reprochaient même de compromettre la dignité impériale ; à cela Ming- Hoang répondait : « Tout ce que je fais pour un poète d'un tel génie ne

peut que me grandir aux yeux des hommes supérieurs ; quant à l'opinion des autres elle n'importe pas ! » Et, un jour, ayant fait appeler Li-Taï-Pé, pour le prier de célébrer une splendide floraison de pivoines, qu'il contemplait, en compagnie de Taï-Tsun, la favorite adorée, le poète se présentant tout endormi d'ivresse, l'empereur remua lui-même la cuiller, dans la tasse, pour faire refroidir plus vite le breuvage qui devait dissiper les fumées du vin de riz.

« Li-Taï-Pé est mort de la lune », disent les Chinois ; de la lune, qui est peuplée, à ce qu'il paraît, de toutes les figures idéales, créées par les poètes, et où sont réalisées les fictions de tous leurs rêves. Par une nuit éblouissante, le poète soupait sur le Grand Fleuve, avec ses amis, l'air était d'une limpidité extraordinaire et l'eau, sans une ride, était si claire qu'elle était presque invisible ; la lune brillait tout au fond du gouffre, comme au ciel, et il y avait autant d'étoiles en bas qu'en haut. Penché au bord de la

jonque, comme fasciné, Li-Taï-Pé regardait obstinément l'abîme. « Dans les espaces inconnus, dit-il tout à coup, il n'y a ni hauteur ni profondeur. La lune m'appelle et me fait comprendre que, pour atteindre l'autre monde, peu importe de descendre ou de monter. » Aussitôt un concert de voix harmonieuses se fit entendre, un grand tourbillon agita l'eau, et deux jeunes immortels, portant des étendards, se dressèrent devant le poète. Ils venaient de la part du Maître des Cieux l'inviter à venir prendre sa place dans les régions supérieures. Un dauphin s'avança et Li-Taï-Pé s'étendit doucement sur son dos. Aussitôt, précédé du cortège céleste, il s'enfonça vers la Lune et disparut pour toujours.

Quelques esprits forts donnent bien à entendre que le poète s'est, peut-être, tout simplement noyé ; mais qui donc voudrait le croire ?... On a édifié un temple, à ce subtil et hautain lettré, où jamais on ne cessera de rendre des honneurs à celui que l'on appelle en Chine

— noble pays où l'on élève des temples aux poètes —
le Souverain Seigneur de la Poésie.

*

Thou-Fou a des admirateurs qui le déclarent l'égal de Li-Tai-Pé et même le préfèrent à celui-ci. Avec moins d'étrangeté, moins d'imprévu, ses poésies sont aussi pittoresques que celles du grand ami, qu'il saluait pour son maître ; elles sont plus aisément traduisibles, ayant plus de naturel, de clarté, de tendresse compatissante, d'émotion devant les douleurs de l'humanité. Moins chinoises, peut-être, elles sont plus universelles, plus près de nous.

Thou-Fou occupa cette fonction, si noble et si périlleuse, toute spéciale à la Chine, de Censeur Impérial, qui consiste à surveiller la conduite du souverain et à la censurer s'il y a lieu.

C'était à la cour de Tchane-Gane, dans ce séjour enchanté, devenu le paradis des poètes, par la faveur

de Ming-Hoang-Ti, enthousiaste des beaux vers. Mais l'intègre censeur ne voulut pas flatter le maître ; une réprimande trop sévère ne fut pas endurée. Thou-Fou tomba en disgrâce, fut exilé de la cour et ne se consola jamais.

Le poème intitulé « Montée d'Automne » est un de ceux où il exhala le plus vivement son chagrin et ses regrets. On peut y remarquer une rencontre curieuse. — Les poètes ont des âmes pareilles dans tous les pays et dans tous les temps. Dix siècles avant Victor Hugo, l'exilé chinois compte les années aux visions que la nature en ramène.

« Voici deux fois, déjà, que je vois fleurir les chrysanthèmes », dit Thou-Fou.

Pour la troisième fois, je vois les pommes mures,

dit Victor Hugo, le troisième octobre de son exil.

*

Parmi les poètes dont la postérité a consacré la gloire, les noms de femmes sont assez rares ; il y en a cependant et celui de la poétesse Ly-y-Hane semble occuper une des premières places.

Elle vivait sous la dynastie des Song, au XII^e siècle de notre ère.

Les Chinois admirent Ly-y-Hane, non pas comme une gracieuse et adroite faiseuse de vers, mais comme un esprit supérieur, une véritable lettrée, rompue à toutes les minuties, à toutes les difficultés de l'art poétique. Elle s'en joue, même, quelquefois, compose sur des rythmes fantaisistes, ose des innovations singulières, qu'elle réalise avec une maîtrise qui fait pardonner et admirer son audace.

Ly-y-Hane ne traite à peu près qu'un seul sujet : La blessure inguérissable de son cœur qui saigne dans la solitude. La solitude, la réclusion, l'impuissance de la femme chinoise, en face de

l'action, sont exprimées, dans ses vers, d'une façon très poignante et sans qu'il en soit dit un seul mot.

L'amour, qui dévore cette Sapho chinoise, est, à ce qu'il semble, ignoré par celui qui l'inspire ; peut-être même n'a-t-elle jamais été vue par lui, et elle ne fait aucun effort pour se montrer, pour l'attirer : sa condition de femme, les mœurs, les convenances, ne le permettent pas. On dirait une fleur qui s'est éprise d'un oiseau : elle n'a ni voix, ni ailes et ne peut qu'exhaler, en se mourant, son âme parfumée d'amours.

Toujours dans ses vers, Ly-y-Hane associe à son chagrin le milieu dans lequel elle vit, la nature qui l'entourne, mais seulement à portée de sa vue, ce qu'elle en découvre de sa fenêtre. Les changements de saisons sont les seuls événements, les objets qui ornent son intérieur les seuls témoins de sa vie, figée dans une pensée unique.

Une biographie détaillée ne renseignerait pas mieux sur l'existence de Ly-y-Hane, que ses poèmes, dans lesquels elle révèle, en même temps, son grand talent et sa grande douleur. Elle a vécu cloîtrée dans sa souffrance, ne voulant en être ni distraite, ni guérie, et elle a nommé, d'avance, le volume que la postérité formerait peut-être de toutes ses strophes éparses : *Les débris de mon cœur*.

*

Pour donner une idée de la versification des Chinois, de ses règles compliquées, de ses raffinements multiples, il faudrait une trop longue étude. Il n'est heureusement pas besoin, pour comprendre et admirer une œuvre d'art, d'en connaître les artifices ; mais quelques mots suffisent pour signaler les règles les plus intéressantes à notre point de vue.

Ou bien, la Chine, comme on le dit souvent, a tout inventé et tout dérive d'elle ; ou bien, le cerveau de l'homme retrouve les mêmes inventions à des époques et en des pays différents. Ce qui est certain, c'est que les règles principales de la versification des Chinois sont les mêmes que chez nous, et chez eux, ces règles datent de quarante siècles : Le nombre égal des syllabes, pour former des vers ; la césure ; la rime ; la division en strophes de quatre vers.

Dans un quatrain, les deux premiers et le dernier vers riment ensemble ; le troisième ne rime pas. Pour exemple, cette pièce, traduite plus loin, et intitulée :

DANS LE PALAIS

Tsi tsi hoa chy — pi y mene.

Hiei jen siang ping — ly khiang hiene

Han tsing yo chouo — khouan tchon sse...

Ying ou tsien teou — pou kan yene.

Un effet, d'un charme très original, et qui n'appartient, celui-là, qu'aux vers chinois, résulte de la nature idéographique des caractères ; il vous frappe par le seul aspect de l'écriture et vous donne une brusque vision de l'ensemble du sujet : Les fleurs, les forêts, les eaux, les clairs de lune, vous apparaissent avant qu'on ait commencé de lire. Par exemple dans la pièce de Li-Taï-Pé : *Une bonne fortune sur le chemin*, c'est, au premier coup d'œil, comme un piaffement de chevaux, et avant de savoir ce qu'il va dire, on croit voir, déjà, le poète chevaucher fièrement parmi les fleurs.

*

Aujourd'hui, comme jadis, en Chine, les vers sont toujours unis à la musique : on ne les récite pas, on les chante.

Le plus souvent, le chant est accompagné par la lyre chinoise, par le *Kine* ; le Kine sacré, qui doit

vibrer, seulement, devant ceux qui sont dignes de l'entendre, car ses cordes délicates se brisent, si leurs mélodieuses ondes se heurtent à une oreille impie. Le Kine, pour lequel, avant de l'éveiller, on allume des parfums ...

Donc, douze siècles avant Orphée, quinze siècles avant David, avant Homère, les poètes chinois chantaient leurs vers en s'accompagnant de la lyre ; et, les seuls, certainement sur toute la surface du monde, presque dans le même langage et sur les mêmes mélodies, ils chantent encore !...

@

STROPHES IMPROVISÉES

par Son Excellence YU-KENG
Ministre de Chine à Paris

@

Sur un ordre souverain, me chargeant d'une
ambassade, j'ai dû quitter mon pays, pour me diriger
à travers les océans, vers l'Occident lointain, vers
Paris, l'illustre ville.

Le navire avance, peu à peu ; je franchis la Mer
Rouge, le canal de Suez ; tout ce chemin qu'une fois
déjà j'ai parcouru.

Car c'est mon second voyage, et je retourne là-bas
cette fois, comme si j'allais à un rendez-vous.

Trente années, déjà !... Que d'évènements ! que de
transformations ! sujets de réflexions sans fin !...

*

Et, cependant, voici que mon esprit retourne vers les
temps disparus : je me souviens des voyageurs

intrépides, qui, dans une embarcation faite d'un tronc d'arbre creusé, s'en allaient à la découverte.

Entre les vagues bondissantes, je regarde, espérant voir apparaître la belle déesse Siang-Ling, tenant dans ses bras blancs la lyre d'or ; j'écoute, croyant entendre les chants suaves de la divine musicienne qui donne l'inspiration...

Mais ce n'est pas Siang-Ling qui m'apparaît ; celle que je rencontre, c'est une poétesse d'Occident, qui, à ma joyeuse surprise, serre sur son cœur les poèmes de mon pays ...

J'écris alors, pour elles ces quelques vers, et je suis heureux en lui tendant le feuillet, à l'idée que nous pourrons longuement causer ensemble des poètes et de la poésie.

Pour Madame Judith Gautier.

Paris, avril 1901.

LES AMOUREUX

UNE JEUNE FILLE

Che-King

Je t'en conjure, ô Tchon-Tseu, ne traverse pas mon village ; ne grimpe pas sur ce saule, cultivé par moi !...

Je ne saurais t'aimer, car je dois craindre et respecter mes parents.

Oh ! je voudrais bien te donner mon cœur, Tchon-Tseu ! Mais les réprimandes de mes parents, n'est-ce pas, je dois les accueillir avec une crainte respectueuse ?

Je t'en conjure, ô Tchon-Tseu, n'escalade pas le mur de l'enclos ; ne fais pas tomber les feuilles du mûrier que j'ai planté.

Je ne saurais t'aimer, car je dois craindre et respecter
mes frères aînés.

Il me faut bien, n'est-ce pas, écouter leurs conseils
avec déférence ?

Je t'en conjure, ô Tchon-Tseu, ne brise pas le
treillis ; ne renverse pas mon arbre de santal !...

Je ne saurais t'aimer, car il faut craindre les hommes
et leurs paroles nombreuses.

Oh ! que je voudrais te donner mon cœur,
Tchon-Tseu !

Mais les hommes et leurs paroles nombreuses, ne
faut-il pas les craindre ?...

(Livre des Vers (Che-King), chant II, section VII.)

(Chants traditionnels, de l'an 2500 à l'an 1000 avant notre ère.)

VENGEANCE

Inconnu

— Ah ! voilà que le coq chante ! dit-elle...

— Non, dit-il, la nuit est profonde, il ne chante pas encore...

— Lève-toi, lève-toi ! soulève le store de la fenêtre, interroge le ciel.

— Hélas ! l'étoile du matin déjà monte à l'horizon !

— Ah ! c'est l'aurore ! il est temps ! il est temps !
Mais avant de t'éloigner, venge-nous de celui qui nous sépare,

— Prends ton arc, et tue le coq.

(Interprétation d'un chant du *Livre des Vers.*)

CRIMINEL AMOUR

Che-King

Hauts et vastes sont les monts de la chaîne méridionale ; là, rôde le renard, cherchant sa compagne.

Elle est large et unie, sur tout son parcours, la route qui va du royaume de Tsi au royaume de Lou.

Ouen-Kiang, la belle princesse de Tsi, elle est maintenant la reine de Lou.

Pourquoi songes-tu toujours à elle, comme si c'était une jeune fille encore ?...

Des fibres de la plante Ko, on a fait deux sandales : puis encore deux autres, jusqu'à cinq paires.

Elle est douce et sans obstacles la route qui conduit
au royaume de Lou.

C'est par là qu'elle s'en est allée, ô roi ! la belle
princesse de Tsi, ta sœur.

Pourquoi donc tes ardentés pensées courent-elles
ainsi à sa poursuite ?

Le champ où foisonne l'herbe folle n'est-il pas sarclé
et creusé en sillons, quand on doit y semer les
graines du chanvre ?

A la libre jeune fille, qui devient fiancée, n'a-t-on pas
retracé, à l'avance, les lois et les devoirs du mariage ?...

Il faut la hache pour tailler les arbres, il faut la serpe
pour abattre les floraisons désordonnées.

Quand on a soumis sa volonté à la règle, c'en est fait
de la libre fantaisie. C'en est fait des rêves brûlants et
des regrets.

(Livre des Vers, chant VI.)

RETOUR DANS LE ROYAUME DE TSI

Che-King

Ling ! Ling ! bruyamment ils roulent, les chars rapides,
qui sont peints de couleurs vives rehaussées d'or !

A travers une plaine unie, la route est douce et sans
obstacles : C'est là qu'elle passe, à toute bride, la
reine de Lou, retournant au pays de Tsi.

Qu'ils sont d'un noir brillant, entre les traits de cuir
rouge, les quatre chevaux fougueux qui tirent son char.

La reine, impatiente, devance son cortège sur la
route, douce et unie, qui va au royaume de Tsi.

On côtoie, maintenant, la rivière de Houen, qui
coule à pleins bords.

Nombreux sont les compagnons de la reine. Ils
caracolent et se pressent autour d'elle.

Qu'il est doux et facile, le chemin qui va au royaume
de Tsi !

Cette femme, passionnément heureuse, n'a donc pas
honte de sa joie ?

La rivière se resserre et bouillonne dans un lit
rocailleux.

Les cavaliers de l'escorte se rapprochent du char.

Ah ! qu'elle est unie et douce, la route qui va au pays
de Tsi !...

A jamais, hors du royaume de Lou, aux pas agiles de
ses chevaux, la belle reine s'enfuit résolue et fière.

(Livre des Vers, chant X.)

LA FLEUR D'OUBLI

Che-King

Il est le premier parmi les meilleurs, il est le plus valeureux des guerriers, le charmant Pé-hy, mon bien-aimé.

Comme il saisit fièrement la lance, quand il chevauche à l'avant-garde du roi !

Mais, hélas ! il est allé combattre dans l'Est, le beau Pé-hy, et voici que je laisse flotter en désordre ma chevelure, ainsi que les houppes du cotonnier, que le vent emmêle et disperse.

J'ai pourtant des essences délicieuses pour parfumer ma tête ; j'ai des ornements d'or, j'ai des robes

brodées et des ceintures de soie. Mais, loin de lui, je ne veux pas être belle.

Comme il me blesse, le soleil qui resplendit et empourpre les nuages ! Ah ! que plutôt la pluie submerge la terre, tandis que mon âme se noie dans la douleur !

Je sais bien où la trouver, la plante bienfaisante qui donne l'oubli ; elle croît dans l'enclos de la maison, du côté du nord.

Mais je n'irai pas la cueillir, je ne veux pas oublier. Je suis torturée par le désespoir, et pourtant, ce désespoir, je le chéris puisque c'est tout ce qui me reste du bien-aimé !...

(Livre des Vers, chant VIII, section V.)

LE VENT D'AUTOMNE

Par l'empereur Ou-Ty

Le rude vent d'automne se lève ; les nuages blancs
volent devant lui.

Des arbres secoués, les feuilles jaunies tombent sur
l'eau.

Et voici que déjà les oies sauvages repassent.

Les lotus n'ont plus que des graines, la rose a perdu
son parfum...

Oh ! Je veux voir la femme que j'aime
passionnément, celle que je ne peux pas oublier !...

Pour atteindre rapidement le pavillon qu'elle habite,
je détache le bateau et j'essaie de traverser la rivière.

Le courant est rapide ; l'eau bruissante comme de la soie, se ride et clapote sous le vent.

Malgré mes efforts, je ne peux pas avancer. Pour me donner du courage, je commence à chanter, en levant mes rames. Mais mon affliction s'augmente de la tristesse de ma chanson.

Toute l'ardeur de mon amour s'élançe en avant de moi, et, sans pitié, me laisse là...

L'âpre vent de tant d'automnes a-t-il donc brisé ma vigueur ?... Est-ce l'image d'un vieillard, qui tremble, ici, dans l'eau profonde ?...

(Dynastie des Han, 140 avant J.-C.)

UNE BONNE FORTUNE SUR LE CHEMIN

Li-Taï-Pé

Je montais un cheval superbe, à l'allure fière et gracieuse. Il marchait dans les fleurs, dont les arbres printaniers jonchaient la route.

Voici que je vis venir vers moi, un char fermé, un de ceux dont le nom est : cinq nuages... Quand il passa à mon côté, je chatouillai légèrement ses roues, du bout de mon fouet.

Alors, écartant le rideau de perles, une femme ravissante m'éblouit de son sourire.

Puis, avant de disparaître, d'un geste furtif, elle m'indiqua, au loin, une haute maison aux toitures

rouges... Et ce fut comme si elle me disait : « Votre
petite servante habite là... »

(Dynastie des Thang, VIIIe siècle de notre ère.)

IVRESSE D'AMOUR

Li-Taï-Pé

Le vent agite doucement, à l'entour du Palais des Eaux, les fleurs embaumées des nénuphars.

Sur la plus haute terrasse de Kou-sou on peut apercevoir le roi de Lou, étendu nonchalamment.

Devant lui, Sy-Ché, la beauté même, danse, avec une grâce incomparable, des gestes délicats et sans force.

Puis elle rit d'être aussi voluptueusement lasse, et, languissante, vient s'appuyer du côté de l'Orient, au rebord de jade blanc du lit royal.



Chant des oiseaux, le soir.

CHANT DES OISEAUX, LE SOIR

Li-Taï-Pé

Au milieu du vent frais, les oiseaux chantent gaiement, sur les branches transversales.

Derrière les treillages de sa fenêtre, une jeune femme qui brode des fleurs brillantes sur une étoffe de soie, écoute les oiseaux s'appeler joyeusement dans les arbres.

Elle relève sa tête et laisse tomber ses bras ; sa pensée est partie vers celui qui est loin depuis longtemps.

« Les oiseaux savent se retrouver dans le feuillage ; mais les larmes qui tombent des yeux des jeunes

femmes, comme la pluie d'orage, ne rappellent pas les absents. »

Elle relève ses bras et laisse pencher sa tête sur son ouvrage.

« Je vais broder une pièce de vers, parmi les fleurs de la robe que je lui destine, et peut-être les caractères lui diront-ils de revenir. »

AU BORD DE LA RIVIÈRE

Li-Taï-Pé

Des jeunes filles se sont approchées de la rivière ;
elles s'enfoncent dans les touffes de nénuphars.

On ne les voit pas, mais on les entend rire, et le vent
se parfume en traversant leurs vêtements.

Un jeune homme à cheval passe au bord de la
rivière, tout près des jeunes filles.

L'une d'elles a senti son cœur battre, et son visage a
changé de couleur.

Mais les touffes de nénuphars l'enveloppent.

LE PÊCHEUR

Li-Taï-Pé

La terre a bu la neige, et voici que l'on revoit les fleurs de prunier.

Les feuilles de saule ressemblent à de l'or neuf et le lac est pareil à un lac d'argent.

C'est le moment où les papillons poudrés de soufre appuient leurs têtes veloutées sur le cœur des fleurs.

Le pêcheur, de son bateau immobile, jette ses filets qui brisent la surface de l'eau.

Il pense à celle qui reste à la maison, comme l'hirondelle dans son nid, à celle qu'il va bientôt aller revoir, en lui portant la nourriture, comme le mâle de l'hirondelle.

FLEUR DÉFENDUE

Li-Taï-Pé

Sous la claire lune d'automne, l'eau agitée secoue ma
barque.

Solitaire, je vogue sur le lac du Sud, et je cueille des
lotus blancs.

Oh ! qu'elle est belle, la blanche fleur du lotus !...
Qu'elle est délicate et délicieuse ! Un ardent désir me
dévore de lui avouer la passion qu'elle m'inspire.

Hélas !... une tristesse mortelle submerge mon
cœur... l'embarcation s'en va à la dérive, sur les eaux
narquoises, qui s'en font un jouet.

JEUNESSE

Li-Taï-Pé

L'insouciant jeune homme, qui habite sur le chemin des tombes impériales, non loin du Marché d'Or de l'est,

Sort de sa demeure, au pas cadencé de son cheval blanc, sellé d'argent. Puis il le lance au galop, à travers le vent printanier.

Sous les sabots, c'est comme un éclaboussement de pétales, car les fleurs tombées forment partout un épais tapis. Il ralentit sa course, indécis... — Où irai-je ?... Où donc m'arrêter ?...

Un rire clair et léger, un rire de femme lui répond d'un bosquet voisin. Voilà qui le décide : c'est à ce cabaret qu'il s'arrêtera.

STROPHES IMPROVISÉES
DEVANT L'EMPEREUR MING-HOANG
ET SA BELLE FAVORITE TAÏ-TSUN

Li-Taï-Pé

Des nuées !... Il pense à sa robe ; des fleurs !... Il
pense à son visage.

Le souffle amoureux du printemps ondule sur le
feuillage mouillé de rosée, qui enguirlande la
balustrade.

Que ce soit au sommet du sévère mont Kiun-Yu, Il
la voit.

Que ce soit sur la terrasse ombreuse de Yao-Tai, Il la
rencontre.

*

La branche, très chargée de fleurs, est plus brillante et embaume plus délicieusement, sous le bienfait de la rosée.

Que la Fée des Pluies ne reparaisse plus sur la colline, ce n'est pas ici que l'on pourra le regretter.

Et même, qu'on me permette de le demander : le souvenir de quelle personne serait, dans ce beau palais, digne d'être évoqué ?...

A peine celui de la belle Fey-Yen et, seulement, alors qu'elle parut sous la majesté du plus noble des costumes.

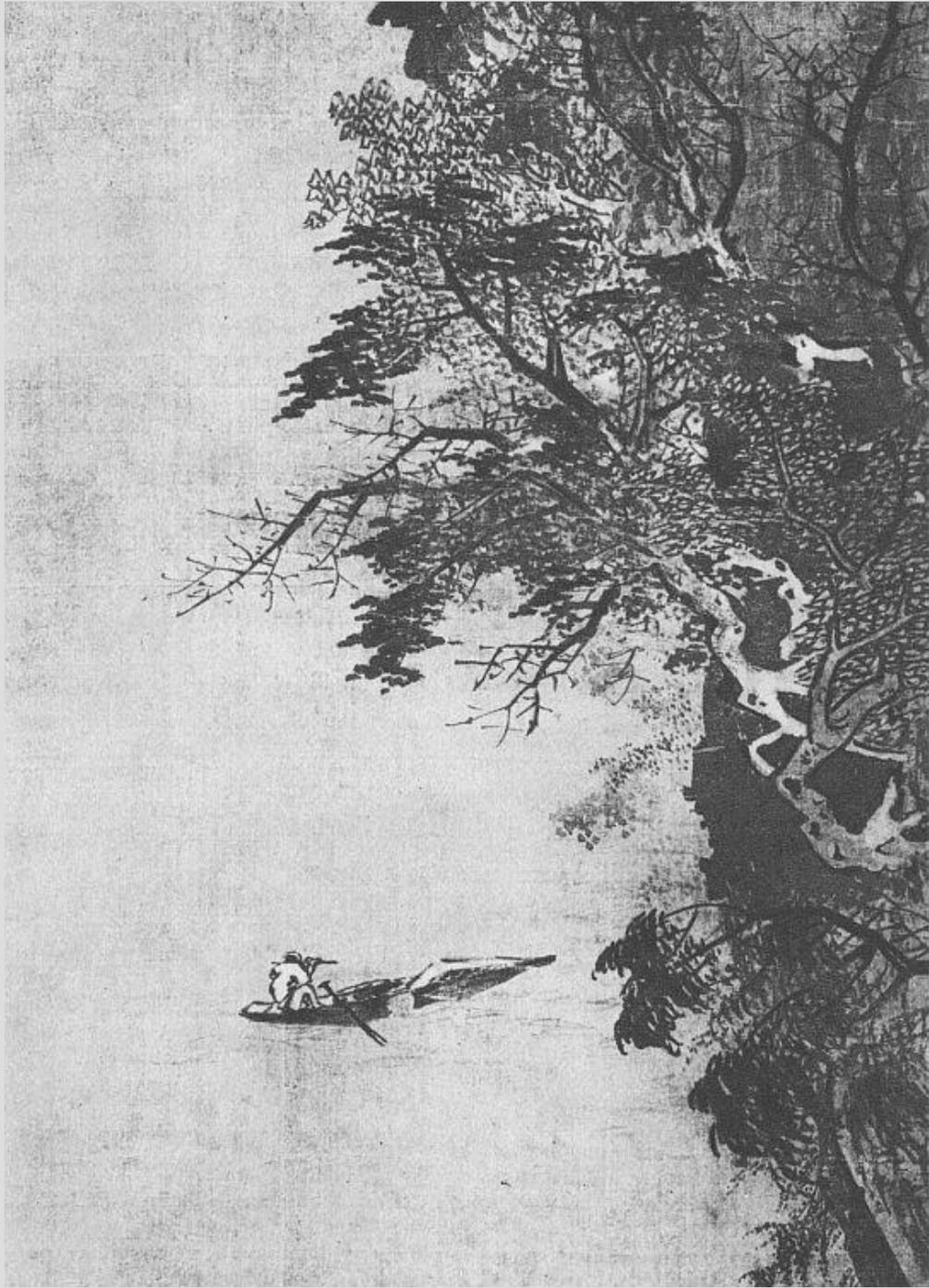
*

La plus belle fleur, la femme illustre, qui peut briser un empire, l'une près de l'autre, enchantent les yeux.

A cause d'elle, toujours, le sourire éclaire un majestueux visage.

Aussi, qu'importe la fuite du printemps

A celle qui, vers le nord, s'accoude à la balustrade,
au-dessus des buissons de pivoines, dans le Pavillon
des Parfums enivrants ?



Sur le fleuve Tchou.

SUR LE FLEUVE TCHOU

Thou-Fou

Mon bateau glisse rapidement sur le fleuve, et je regarde dans l'eau.

Au-dessus est le grand ciel, où se promènent les nuages.

Le ciel est aussi dans le fleuve ; quand un nuage passe sur la lune, je le vois passer dans l'eau.

Et je crois que mon bateau glisse sur le ciel.

Alors je songe que ma bien-aimée se reflète ainsi dans mon cœur.

(Dynastie des Thang.)

LA MAISON DANS LE CŒUR

Thou-Fou

Les flammes cruelles ont dévoré entièrement la maison où je suis né.

Alors je me suis embarqué sur un vaisseau tout doré, pour distraire mon chagrin.

J'ai pris ma flûte sculptée, et j'ai dit une chanson à la lune ; mais j'ai attristé la lune qui s'est voilée d'un nuage.

Je me suis retourné vers la montagne, mais elle ne m'a rien inspiré.

Il me semblait que toutes les joies de mon enfance étaient brûlées dans ma maison.

J'ai eu envie de mourir, et je me suis penché sur la mer. A ce moment une femme passait dans une barque ; j'ai cru voir la lune se refléter dans l'eau.

Si elle voulait, je me rebâtirais une maison dans son cœur.

L'EMPEREUR

Thou-Fou

Sur un trône d'or neuf, le Fils du Ciel, éblouissant de pierreries, est assis au milieu des Mandarins ; il semble un soleil environné d'étoiles.

Les Mandarins parlent gravement de graves choses ; mais la pensée de l'Empereur s'est enfuie par la fenêtre ouverte.

Dans son pavillon de porcelaine, comme une fleur éclatante entourée de feuillage, l'Impératrice est assise au milieu de ses femmes.

Elle songe que son bien-aimé demeure trop longtemps au conseil, et, avec ennui, elle agite son éventail.

Une bouffée de parfums caresse le visage de l'Empereur.

« Ma bien-aimée d'un coup de son éventail m'envoie le parfum de sa bouche » ; et l'Empereur, tout rayonnant de pierreries, marche vers le pavillon de porcelaine, laissant se regarder, en silence, les Mandarins étonnés.

LA PLUS BELLE

Thou-Fou

Au creux de cette vallée sauvage, la plus belle des femmes vit, aujourd'hui, retirée ;

Seule avec sa lourde tristesse.

« Je suis d'une noble famille, songe-t-elle, mais tous les miens ont été dispersés ;

« Les arbres et les plantes sont mes seuls compagnons, maintenant.

« Les révoltes ont tout bouleversé, dans l'empire ensanglanté.

« On a massacré mes frères,

« La puissance de leur grade n'a compté pour rien,

« Et je n'ai même pas pu retrouver leurs chairs meurtries ni leurs ossements, pour leur rendre les honneurs funèbres.

« Ah ! comme l'ingratitude déteste le malheur !...

« Quand la cire du flambeau est consumée, on la remplace. N'en est-il pas ainsi pour mille choses ?...

« Ainsi fait mon infidèle époux.

« Il en aime une autre que moi, une autre, belle comme le jade !...

« Les magnolias n'ont pas oublié, eux, l'heure à laquelle ils doivent fermer leur corolle.

« Toujours, les couples de sarcelles demeurent tendrement unis et jamais la femelle ne s'en va, seule, dormir.

« Mais lui, près de la nouvelle amante qui rit,

« Il ne veut pas même entendre l'ancienne aimée qui pleure.

« Il est vrai que, si la source est claire et brillante quand joyeusement elle jaillit de la montagne,

« Le malheur la souille et la ternit, à mesure qu'elle fait du chemin... »

Elle cesse de penser. De loin, elle aperçoit, revenant, sa servante qui était allée vendre des perles.

De son regard las, elle la suit, et la voit, maintenant, qui arrache des plantes ligneuses, pour réparer le chaume du toit...

Si, errante et machinale, la délaissée cueille une fleur, jamais plus elle ne la pose sur ses cheveux...

Assise, ses mains distraites, elle les emplit, sans cesse, des brindilles tombées des cyprès...

Qu'elle est légère, par cette froidure, la soie élimée
de ses manches vertes !...

Et voici que le soleil, encore une fois, se couche !...

Ah ! comme elle défaille, au seuil de cette nuit
d'hiver, et se laisse pencher, mourante, contre les
tiges des hauts bambous !...

L'ÉPOUSE VERTUEUSE

Tchang-Tsi

Tu m'offres deux perles brillantes ; bien que je détourne la tête, mon cœur pâlit et s'émeut malgré moi.

Un instant je les pose sur ma robe, ces deux perles claires ; la soie rouge leur donne des reflets rosés.

Que ne t'ai-je connu avant d'être mariée ! Mais éloigne-toi de moi, car j'appartiens à un époux.

Au bord de mes cils, voici deux larmes tremblantes ; ce sont tes perles que je te rends.

UN JEUNE POÈTE PENSE A SA BIEN-AIMÉE
QUI HABITE DE L'AUTRE CÔTÉ DU FLEUVE

Sao-Nan

La lune monte vers le cœur du ciel nocturne et s'y
repose amoureusement.

Sur le lac lentement remué, la brise du soir passe,
passe, repasse, en baisant l'eau heureuse.

Oh ! quel accord serein résulte de l'union des choses
qui sont faites pour s'unir !

Mais les choses qui sont faites pour s'unir s'unissent
rarement.

L'ÉVENTAIL

Tchan-Jo-Su

La nouvelle épouse est assise, dans la Chambre Parfumée, où l'époux est entré, la veille, pour la première fois.

Elle tient à la main son éventail où sont écrits ces caractères : « Quand l'air est étouffant et le vent immobile, on m'aime et l'on me demande la fraîcheur ; mais quand le vent se lève et quand l'air devient froid, on me dédaigne et l'on m'oublie. »

En lisant ces caractères la jeune femme songe à son époux, et déjà des pensées tristes l'enveloppent.

« Le cœur de mon époux est maintenant jeune et brûlant ; mon époux vient près de moi pour rafraîchir son cœur ;

« Mais lorsque son cœur sera froid et tranquille, il me dédaignera peut-être et m'oubliera, »

A LA PLUS BELLE FEMME
DU BATEAU DES FLEURS

Ouan- Tsi

Je t'ai chanté des chansons en m'accompagnant de ma flûte d'ébène, des chansons où je te racontais ma tristesse, mais tu ne m'as pas écouté.

J'ai composé des vers où je célébrais ta beauté ; mais en balançant la tête tu as jeté dans l'eau les feuilles glorieuses où j'avais tracé des caractères.

Alors je t'ai donné un gros saphir, saphir pareil au ciel nocturne, et, en échange du saphir obscur, tu m'as montré les petites perles de ta bouche.

LA FEUILLE SUR L'EAU

Ouan- Tsi

Le vent a décroché une feuille de saule ; elle est tombée légèrement dans le lac et s'est éloignée, balancée par les vagues.

Le temps a effacé de mon cœur un souvenir, un souvenir qui s'est lentement effacé.

Étendu au bord de l'eau, je regarde tristement la feuille de saule qui voyage loin de l'arbre penché.

Car depuis que j'ai oublié celle que j'aimais, je rêve tout le jour, tristement étendu au bord de l'eau.

Et mes yeux suivent toujours la feuille de saule, et maintenant elle est revenue sous l'arbre, et je pense que dans mon cœur le souvenir ne s'est jamais effacé.

SUR LES BALANCEMENTS D'UN NAVIRE
VUE DE LA PROVINCE DE L'OUEST

Sou-Tong-Po

Une vapeur bleue l'enveloppe comme une gaze légère, et une dentelle d'écume l'entoure, semblable à un rang de dents blanches.

Le soleil lentement s'élève en souriant à la mer, et la mer semble une grande étoffe de soie brodée d'or.

Les poissons viennent souffler à la surface des globules qui sont autant de perles brillantes, et les flots clairs bercent doucement le Bateau des Fleurs.

Mon cœur se tord de douleur en le voyant si éloigné de moi et retenu au rivage par une corde de soie.

Car c'est là que fleurissent les fleurs les plus éclatantes, c'est là que le vent est parfumé et que demeure le printemps.

Je vais chanter une chanson en vers, marquant la mesure avec mon éventail, et la première hirondelle qui passera, je la prierai d'emporter là-bas ma chanson.

Et je vais jeter dans la mer une fleur que le vent poussera jusqu'au navire.

La petite fleur, quoique morte, danse légèrement sur l'eau ; mais moi je chante avec l'âme désolée.

LE MAUVAIS CHEMIN

Inconnu

J'ai vu un chemin doucement obscurci par les grands arbres, un chemin bordé de buissons en fleurs.

Mes yeux ont pénétré sous l'ombre verte et se sont promenés longuement dans le chemin.

Mais à quoi bon prendre cette route ? Elle ne conduit pas à la demeure de celle que j'aime.

Quand ma bien-aimée est venue au monde, on a enfermé ses petits pieds dans des boîtes de fer ; et ma bien-aimée ne se promène jamais dans les chemins.

Quand elle est venue au monde, on a enfermé son cœur dans une boîte de fer ; et celle que j'aime ne m'aimera jamais.



La fleur de pêcher.

LA FLEUR DE PÊCHER

Inconnu

J'ai cueilli une petite fleur de pêcher et je l'ai apportée à la jeune femme qui a les lèvres plus roses que les petites fleurs.

J'ai pris une hirondelle noire et je l'ai donnée à la jeune femme dont les sourcils ressemblent aux deux ailes d'une hirondelle noire.

Le lendemain la fleur était fanée, et l'oiseau s'était échappé par la fenêtre, du côté de la Montagne Bleue où habite le génie des fleurs de pêcher ;

Mais les lèvres de la jeune femme étaient toujours aussi roses, et les ailes noires de ses yeux ne s'étaient pas envolées.

ANNIVERSAIRE

Tsoui-Rou

L'an dernier, aujourd'hui même, m'apparurent dans
le cadre de cette porte,

Un délicieux visage de femme et les fleurs du pêcher.
Dans un rayon de soleil, ils se renvoyaient leurs
tendres reflets et confondaient leur charme rose.

Où donc est-il, à présent, l'adorable visage ?

Seules les fleurs du pêcher sont là, et rient au vent
printanier.

(Dynastie des Thang.)

LA FEUILLE DE SAULE

Tchan-Tiou-Lin

La jeune femme qui rêve accoudée à sa fenêtre, je ne l'aime pas à cause de la maison somptueuse qu'elle possède au bord du fleuve Jaune ;

Mais je l'aime parce qu'elle a laissé tomber à l'eau une petite feuille de saule.

Je n'aime pas la brise de l'est parce qu'elle m'apporte le parfum des pêchers en fleurs qui blanchissent la Montagne Orientale ;

Mais je l'aime parce qu'elle a poussé du côté de mon bateau la petite feuille de saule.

Et la petite feuille de saule, je ne l'aime pas parce qu'elle me rappelle le tendre printemps qui vient de refleurir ;

Mais je l'aime parce que la jeune femme a écrit un nom, dessus, avec la pointe de son aiguille à broder, et que ce nom, c'est le mien.

LES PERLES DE JADE

Tchan-Tiou-Lin

J'ai vu passer la première épouse du grand Mandarin Lo-Wang-Li ; elle se promenait à cheval près du lac, dans l'allée où la lune blanchit les feuilles de saule.

En se promenant elle a laissé tomber de son cou quelques perles de jade ; un homme, qui se trouvait là, les a ramassées et s'est enfui très joyeux.

Mais moi, je n'ai pas ramassé de perles, parce que je regardais seulement le beau visage de la jeune femme, plus blanc que la lune dans les feuilles de saule, et je m'en suis allé en pleurant.

MES YEUX FIXES

La poétesse Ly-y-Hane

Les cendres sont froides, dans l'or du brûle-parfum,
sculpté en lion chimérique.

Je m'agite fiévreusement, sous la houle rouge de ma
couverture, et brusquement, je la rejette pour me lever.

Mais je n'ai pas le courage d'achever ma coiffure, le
peigne est trop lourd pour mon accablement.

Je laisse la poussière ternir les objets précieux, sur
ma table de toilette.

*

Déjà, le soleil atteint la hauteur du crochet qui relève
le rideau.

Ah ! le sentiment douloureux, caché à tous, à cause d'un départ que je redoute, va devenir plus amer encore.

Que de choses je voudrais dire, qui viennent jusqu'à mes lèvres, et que je repousse dans mon cœur !...

Cela est bien nouveau, pour moi, d'être amaigrie par le tourment ; ce n'est pas une maladie causée par l'ivresse, pas davantage par la mélancolie de l'automne qui vient.

*

Ah ! C'est fini ! C'est fini ! Aujourd'hui il part !

Je chanterais dix mille fois la chanson : *Restez près de moi*, qu'il ne resterait pas...

Ma pensée court, maintenant, là-bas, vers le lointain pays qui est le sien.

Voici que le brouillard enferme mon pavillon : il y a seulement devant moi l'eau qui coule alentour. Unique témoin de ma douleur, elle s'étonne peut-être de refléter ainsi, toujours, l'hébetement de mes yeux fixes.

Ah ! plus lourd encore, désormais, mon regard pèsera sur toi, miroir pâle, car, en ce moment même, s'accomplit le malheur qui va faire irrémédiable, la tristesse de mes yeux fixes !...

(Dynastie des Song, XIIe siècle.)

LE LOTUS ROUGE

Ly-y-Hane

Une fleur s'ouvre, au-dessus de l'eau profonde... de
l'eau profonde...

Je prends une ligne et je la lance, vers cette fleur aux
racines profondes...

Vers cette fleur aux racines profondes...

Le mystère des dessous ténébreux est troublé, le
repos cesse, l'agitation s'étend au loin.

J'essaie, avec la ligne, de nouer le lotus... comme si
c'était là, son cœur !...

Le soleil flotte à l'extrême bord du ciel ; il se dissout
s'éteint, il se noie dans la nuit.

Il se noie dans la nuit !...

Je remonte à l'étage supérieur. Je m'arrête devant ma
toilette !... O le triste et dévasté visage !...

Le triste et dévasté visage !...

Les plantes sauront reverdir et former des pousses
nouvelles...

Comment, sans espérance, ai-je pu même parvenir
jusqu'à ce jour ?...

FROIDURE PRINTANIÈRE

Ly-y-Hane

Dans l'enclos mélancolique,

Le vent penche, et entraîne les fils de la pluie mince.

Il est bon que la double porte reste fermée.

La grâce des saules, la délicatesse des fleurs subissent
le temps capricieux, qui règne, vers cette époque des
aliments froids ¹.

Mais quel que soit le temps, il est toujours difficile de
trouver la juste harmonie des rimes.

Cependant : voici que la poésie est terminée.

*

Qui donc soutient et console celui qui se réveille de l'ivresse ?... de l'ivresse des poètes, qui est autre que celle du vin ?...

Voici que les cygnes sauvages ont fini de passer.

Ah ! j'ai dans le cœur mille choses douloureuses, que je voulais confier à ces messagers rapides !...

*

En ces jours, le froid printanier se fait sentir, à l'étage supérieur.

Des quatre côtés, les stores du pavillon sont baissés devant les fenêtres.

Je suis trop nonchalante pour venir m'appuyer à la balustrade de jade...

La couverture est froide... le parfum est consumé...

Je m'éveille de mon dernier rêve !...

Pourquoi n'est-il pas interdit de rêver, à ceux qui ont
une grande douleur ?...

Les perles de rosée se fondent en eau.

De nouveau les arbres vont reverdir.

Et beaucoup se réjouissent, de voir ce retour du
printemps.

Le soleil monte ; le brouillard s'envole...

Il me faut regarder, encore, le beau temps
d'aujourd'hui !...

LES CYGNES SAUVAGES

Ly-y-Hane

Le vent souffle, avant l'aube, au dehors, sur les treillis de ma fenêtre.

Il interrompt et emporte mon rêve, il efface tout vestige de lui.

Pour voir aux alentours, je monte à l'étage supérieur... avec qui ?...

Autrefois, je me souviens, du bout de l'épingle en jade de ma coiffure, je remuais le feu,

Comme je le fais à présent... mais le brasero est éteint.

Je tourne la tête vers la montagne : la pluie, un épais brouillard.

Je regarde vers le fleuve, tout bossué de vagues ; le fleuve qui coule toujours, devant moi, sans emporter ma peine.

Sur le crêpe de ma tunique, j'ai gardé la pluie de mes larmes.

D'une chiquenaude, je chasse ces gouttes amères vers les cygnes du fleuve, pour qu'ils soient mes messagers.

LA FÊTE DES POÈTES
(LE 9^e JOUR DU 9^e MOIS)

Ly-y-Hane

Du brouillard léger ; des nuages épais ; le lourd
chagrin, dans la journée si longue !...

Le parfum, que l'on n'entretient pas, va s'éteindre
dans la chimère dorée...

N'est-ce pas l'époque de la charmante fête des
poètes, qui revient encore ?

Sans doute, car hier, pour la première fois
l'accoudoir de jade et les pendeloques du store
étaient froids sous les doigts.

J'entends, en effet, des couples joyeux, qui s'abritent
derrière la haie orientale, pour boire, en l'honneur
des poètes, dans la gloire du soleil couchant.

Mais moi qui n'ai plus mon âme, le store, relevé, ne
m'abrite pas de l'âpre vent d'ouest.

Je le vois qui froisse les chrysanthèmes et les fane,
comme est fané mon cœur.

DÉSESPOIR

Ly-y-Hane

Appelle ! appelle ! Implore ! implore ! Stagne !
stagne ! Rêve ! rêve !

Pleure ! pleure ! Souffre ! souffre !... Toujours !
toujours !

A peine fait-il chaud que la saison du froid revient !

Ah ! qu'il est accablant d'exister !

Deux ou trois tasses de faible vin,

Ne suffisent pas, pour faire supporter l'âpre vent de
l'aurore.

*

Les cygnes sauvages repassent déjà.

Ah ! que mon cœur est cruellement blessé !

Il y a longtemps que je les connais, pour les voir ainsi
passer et repasser...

Les chrysanthèmes foisonnent, partout sur la terre,
en une exubérance somptueuse.

Mais la fleur qui s'étiole ici,

Qui donc voudrait la cueillir ?

*

Ne suis-je pas la sempiternelle gardienne de cette
fenêtre ?

Quand donc cette journée s'éteindra-t-elle dans
l'obscurité ?...

Une pluie fine mouille les larges feuilles des
paulownias.

Le crépuscule vient lentement ; l'obscurité tombe,
tombe, goutte à goutte.

La voici complète, maintenant, la nuit, et rien n'est
changé pour moi...

Oh ! comment pourrait-on détruire, à jamais, le
mot : *désespoir* ?...

LA TISSEUSE CÉLESTE ²

Inconnu

Pourquoi donc l'homme, enflammé d'amour, est-il si anxieux et si torturé, loin de l'être qu'il aime ?

L'un à l'ouest, l'autre à l'est du ciel, nous voyons frémir, entre nous, le Fleuve d'Argent ³.

Le divin Bouvier ⁴, mon amant, ne se plaint pas, lui, de l'arrêt qui nous condamne à ne nous réunir qu'une seule nuit chaque année.

C'est parce qu'il sait bien que nous avons à nous toute l'éternité.

LE PRINTEMPS

*(Vers écrits sur une muraille
par un poète inconnu)*

Il a plu la nuit dernière, mais ce matin le beau temps
est revenu.

Les verts bouquets des palmiers s'entr'ouvrent et
commencent à jeter de l'ombre...

Quel alanguissement me saisit ?... Je vais et je viens
dans ma chambre, le cœur oppressé de souvenirs.

Le printemps qui commence ravive tous mes
regrets. Je songe au cher printemps d'amour, que j'ai
dû quitter, et, brusquement, le chagrin me terrasse.

Les verdure voisines se reflètent sur le rideau. La mousse, trempée de rosée, garde la moindre empreinte, comme un velours délicat.

Ah ! Je revois une légère tunique de gaze, d'un rose orangé, qui laissait transparaître la robe de dessous, couleur de grenade ouverte !...

Que de choses encore revivent dans mon esprit et m'arrachent des soupirs ! Incapable de travailler, je m'assieds près de la balustrade à jour.

Et je ne fais plus rien, que compter les plaines et les montagnes, les vallées et les rivières, qui me séparent de mon cher printemps !

(Dynastie des Tsing, XIXe siècle.)

LA MER SANS RIVAGES

Li-Hun-Chang

O Dragon ! toi qui gouvernes la Mer sans rivages de
la Mort,

Quand, dans une ardente rêverie, penché vers ma
bien-aimée, je bois son haleine,

Viens, alors, viens voler son souffle adoré ; emporte
l'amante sur ton vaisseau-spectre.

Et prends-moi avec elle, afin que nous naviguions
ensemble, sans relâche, ivres d'amour,
éternellement.

XIXe siècle.

L'OMBRE DES FEUILLES D'ORANGER

*Tin-Tun-Ling*⁵

La jeune fille, qui travaille tout le jour, dans sa chambre solitaire, est doucement émue si elle entend, tout à coup, le son d'une flûte de jade ;

Et elle s'imagine qu'elle entend la voix d'un jeune garçon.

A travers le papier des fenêtres, l'ombre des feuilles d'oranger vient s'asseoir sur ses genoux ;

Et elle s'imagine que quelqu'un a déchiré sa robe de soie.

« NE M'OUBLIEZ PAS »

J. Shuin-Ling

Ces fleurs délicatement bleues, l'an dernier,

Elle-même les attacha au cordonnet de soie qui
boutonne ma robe ;

Et elle me dit : « Souvenez-vous du nom de cette
fleur, nous l'appelons : *Ne m'oubliez pas*.

« Il y a un secret entre nous deux, gardons-le bien et
n'oublions ni l'un ni l'autre. »

Les *Ne m'oubliez pas*, cette année,

Refleurissent, aussi charmants que la saison
dernière.

Où est celle qui m'a donné ces fleurs ?...

Le parfum léger, dont ma manche est imprégnée,
c'est tout ce qu'il me reste, à présent !..

Tokio, 1891.

ROSÉE MATINALE

J. Shuin-Ling

Sur le fond sombre de l'élégante fenêtre,
enguirlandée de fleurs, la jeune fille émerge,
lumineuse.

Demi-nue, elle se penche, et sa chair, pareille au
givre, apparaît, hors du rebord de pierre.

Le charme de la toilette moderne, n'est visible qu'à la
coiffure, déjà achevée.

Ses sourcils, blonds, ont la forme du croissant de la
lune.

De l'arrosoir, plein d'eau pure, jaillit une pluie claire.

Avec effort, elle tient l'anse de métal, et, bien sûr, se refroidit beaucoup les doigts.

Ah ! que je voudrais, si je pouvais être auprès de sa gracieuse personne,

Soir et matin, avec zèle, arroser à sa place !...

Paris, mars 1901.

SÉPARATION

C. Hsing-Ling

J'écoute le tac-tac de la pluie, hors la gaze de la fenêtre.

Et, par ces tristes pensées d'amour, je crois que c'est le bruit de mes larmes.

Seul, en face d'une petite lampe, je passe cette nuit douloureuse.

Un ressentiment m'opprime ; la joue contre l'oreiller, je ne peux pas rêver.

La brume froide du matin, voile à demi les plus hauts étages d'une maison... et, c'est là !...

Mais celle qui paraîtra, désormais, à la fenêtre, n'est plus la même...

Que puis-je faire de mon âme, à présent ?

Ah ! qu'elle s'envole, comme un papillon, pour suivre l'absente, et palpiter, sans cesse contre la soie de sa jupe !...

Péking, 1898.

LA LUNE

L'ESCALIER DE JADE

Li-Taï-Pé

L'escalier de Jade est tout scintillant de rosée.

Lentement, par cette longue nuit, la souveraine le remonte ; laissant la gaze de ses bas et la traîne du vêtement royal, se mouiller, aux gouttes brillantes.

Sur le seuil du pavillon, éblouie, elle s'arrête, puis baisse le store de cristal, qui tombe, comme une cascade, sous laquelle on voit le soleil.

Et, tandis que s'apaise le clair cliquetis, triste et longuement rêveuse, elle regarde, à travers les perles, briller la lune d'automne.

PRÈS DE L'EMBOUCHURE DU FLEUVE

Li-Taï-Pé

Les petites vagues brillent au clair de lune, qui change en argent le vert limpide de l'eau ; et l'on croirait voir mille poissons courir vers la mer.

Je suis seul dans mon bateau, qui glisse le long du rivage ; quelquefois j'effleure l'eau avec mes rames ; la nuit et la solitude me remplissent le cœur de tristesse.

Mais voici une touffe de nénuphars, avec ses fleurs semblables à de grosses perles ; je les caresse doucement de mes rames.

Le frémissement des feuilles murmure avec tendresse, et les fleurs, inclinant leurs petites têtes blanches, ont l'air de me parler.

Les nénuphars veulent me consoler, mais déjà, en les voyant, j'avais oublié ma tristesse.

PROMENADE LE SOIR DANS LA PRAIRIE

Thou-Fou

Le soleil d'automne a traversé la prairie, en venant de l'est ; maintenant, il glisse derrière la grande montagne de l'ouest.

Il reste une lueur dans le ciel ; sans doute, le jour se lève, de l'autre côté de la montagne.

Les arbres sont couverts de rouille, et le vent froid du soir décroche les dernières feuilles.

Une cigogne veuve, regagne son nid solitaire, tristement et lentement, comme si elle espérait encore voir revenir, celui qui ne reviendra plus.

Et les corbeaux font un grand bruit autour des arbres, pendant que la lune commence à s'allumer, pour la nuit.

UN POÈTE REGARDE LA LUNE

Tchan-Jo-Su

De mon jardin, j'entends chanter une femme, mais malgré moi je regarde la lune.

Je n'ai jamais pensé à rencontrer la femme, qui chante dans le jardin voisin, mon regard suit toujours la lune, dans le ciel.

Je crois que la lune me regarde aussi, car un long rayon d'argent arrive jusqu'à mes yeux.

Les chauves-souris le traversent, de temps en temps, et me font brusquement baisser les paupières ; mais lorsque je les relève, je vois le regard d'argent, toujours dardé sur moi.

La lune se mire dans les yeux des poètes comme
dans les écailles brillantes des dragons, ces poètes de
la mer.

LE FLEUVE PAISIBLE

Tchan-Jo-Su

Tant qu'un homme reste sur la terre, il voit la lune,
toujours pure et brillante.

Comme un fleuve paisible suit son cours, chaque
jour elle traverse le ciel.

Jamais on ne la voit s'arrêter, ni revenir en arrière.

Mais l'homme, a des pensées, brèves et vagabondes.

SUR LA RIVIÈRE BORDÉE DE FLEURS

Tchan-Jo-Su

Un seul nuage se promène dans le ciel ; ma barque
est seule sur le fleuve.

Mais voici la lune qui se lève, dans le ciel et dans le
fleuve ;

Le nuage est moins sombre.

Et moi je suis moins triste, dans ma barque solitaire.

AU BORD DU PETIT LAC

Tchan-Jo-Su

Le petit lac s'enfuit, poursuivi par le vent ; mais,
bientôt, il revient en arrière.

Les poissons sautent, par moment, hors de l'eau : on
croirait que ce sont les nénuphars qui
s'épanouissent.

La lune, adoucie par les nuages, se fait un chemin, à
travers les branches.

Et la gelée blanche, change en perles, les diamants de
la rosée.

UNE FEMME DEVANT SON MIROIR

Tchan-Jo-Su

Assise devant son miroir, elle regarde le clair de lune.

Le store baissé entrecoupe la lumière ; dans la chambre on croirait voir du jade, brisé en mille morceaux.

Au lieu de peigner ses cheveux, elle relève le store en fils de bambou, et le clair de lune apparaît plus brillant.

Comme une femme, vêtue de soie, qui laisse tomber sa robe.

LE CLAIR DE LUNE DANS LA MER

Li-Oey

La pleine lune vient de sortir de l'eau. La mer ressemble à un grand plateau d'argent.

Sur un bateau, quelques amis, boivent des tasses de vin.

En regardant les petits nuages, qui se balancent sur la montagne, éclairés par la lune.

Quelques-uns disent que ce sont les femmes de l'Empereur, qui se promènent vêtues de blanc ;

Et d'autres prétendent que c'est une de cygnes.

LES VOYAGEURS

LE DÉPART D'UN AMI

Li-Taï-Pé

Par la verte montagne, aux rudes chemins, je vous
reconduis jusqu'à l'enceinte du Nord.

L'eau écumante roule autour des murs, et se perd
vers l'orient.

C'est à cet endroit que nous nous séparons...

Je m'en retourne, solitaire, et je marche péniblement.
Il me semble, maintenant, que j'ai plus de dix mille
lis à parcourir.

Les nuages légers flânent, paresseusement, comme
mes pensées.

Bientôt le soleil se couche, et je sens plus vivement encore, la tristesse de la séparation.

Par-dessus les broussailles une dernière fois, j'agite la main, au moment où vous allez disparaître.

D'un long hennissement, mon cheval cherche à rappeler le vôtre... Mais c'est un chant d'oiseau qui lui répond !...

A L'AUBERGE

Li-Taï-Pé

Je me suis couché dans ce lit d'auberge ; la lune, sur le parquet, jetait une lueur blanche.

Et j'ai d'abord cru qu'il avait neigé sur le parquet.

J'ai levé la tête vers la lune claire, et j'ai songé aux pays que je vais parcourir et aux étrangers qu'il me faudra voir.

Puis j'ai baissé la tête vers le parquet, et j'ai songé à mon pays et aux amis que je ne verrai plus.

L'EXILÉ

Sou-Tong-Po

Les jeunes gens portent volontiers des costumes aux couleurs joyeuses ; les uns ont des robes roses, d'autres ont des robes vertes,

De même qu'au retour du jeune printemps les jardins resplendissent d'herbes nouvelles et de pêchers en fleurs ;

Mais celui qui voyage loin de son pays, bien qu'il soit jeune encore, est toujours vêtu d'une robe noire.

LE GROS RAT

Sao-Nan

Gros rat ! énorme rat ! ne ronge pas tout mon grain,
rat cruel et dévorateur !

Depuis trois ans je subis la férocité de tes dents
aiguës, et j'ai vainement tenté de t'adoucir par des
supplications.

Mais enfin je partirai, et je te fuirai, et j'irai me bâtir
une maison dans un pays lointain.

Dans un pays lointain et heureux, où les remords ne
sont pas éternels !

UN NAVIRE A L'ABRI DU VENT CONTRAIRE

Sou-Tong-Po

Les voiles tombent lourdement le long du mât, le vent joue de la flûte avec fureur.

De tous côtés, en écumant, les vagues battent le navire ; on dirait qu'il est posé au milieu d'une grande fleur blanche.

L'ancre, au bout de sa chaîne, descend dans l'eau et s'accroche aux rochers ; de mille et mille lieues le vent se lance contre elle, et ils luttent ensemble.

On dirait que la mer veut escalader la montagne, pour atteindre le ciel ; par moments le ciel et la mer paraissent se rejoindre.

Les marins, oisifs, dorment dans le navire, calmes sur l'océan furieux. Cependant le cœur aussi a ses vents contraires et ses orages.

Lorsque le temps nous permettra de repartir, j'écrirai ma pensée sur le flanc de la montagne.



En allant à Tchi-li.

EN ALLANT A TCHI-LI

Tin-Tun-Ling

Je me suis assis au bord de la route, sur un arbre renversé, et j'ai regardé la route qui continuait à s'en aller vers Tchi-Li.

Ce matin, le satin bleu de mes souliers brillait comme de l'acier, et l'on pouvait suivre le dessin des broderies noires.

Maintenant mes souliers sont cachés sous la poussière.

Quand je suis parti, le soleil riait dans le ciel, les papillons voltigeaient autour de moi, et je comptais les marguerites blanches répandues dans l'herbe, comme des poignées de perles.

Maintenant c'est le soir, et il n'y a plus de marguerites.

Les hirondelles glissent rapidement à mes pieds, les corbeaux s'appellent pour se coucher, et je vois des laboureurs, leur natte roulée autour de la tête, regagner les prochains villages.

Mais moi j'ai encore une longue route à parcourir.

Avant d'arriver à Tchi-Li, je veux composer une pièce de vers, une pièce de vers triste comme mon esprit sans compagnon,

Et dans un rythme difficile, dans un rythme très difficile, afin que la route d'ici à Tchi-Li me paraisse trop courte.

LE POÈTE SE COUCHE DANS LA FORÊT
POUR FUIR LA CHALEUR DU SOLEIL

Li-Oey

Les nuages blancs s'allongent dans le ciel... Comme
je suis bien, à l'ombre de cette forêt !

Mais il est rare que je sois, aussi seul, en face du vin.

Voici que la couleur bleue de la lune se répand
partout et brille sur la rosée d'automne.

Le bruissement des bambous desséchés, et le
murmure de la source, se répondent, dans la nuit.

Une fraîche brise me caresse et pénètre dans mes
manches.

Mais à qui puis-je communiquer mes impressions ?

LA COUR

DANS LE PALAIS

Thou-Sin-Yu ⁶

Quel calme sévère ! Quel solennel silence !... Toutes les portes sont closes et les parterres de fleurs embaument, discrètement ;

Deux femmes, appuyées l'une à l'autre, se tiennent debout, au bord de la terrasse, à balustrade de marbre rouge.

L'une d'elles voudrait parler, confier à sa compagne, le chagrin secret qui meurtrit son cœur.

Elle jette un regard anxieux vers les feuillages immobiles, et, à cause d'un perroquet, aux ailes chatoyantes, perché sur une branche voisine, elle soupire, et ne parle pas.

VISITE MATINALE

Inconnu

La belle princesse Ko-Koué, qui possède le cœur du maître, va lui rendre hommage.

Dès l'aube, elle monte à cheval, et entre, au palais, par la Porte d'Or.

Elle dédaigne toute espèce de fards, sachant bien qu'ils ne pourraient que ternir, les nuances exquisés de son teint.

Mais, d'un pinceau léger, elle dessine ses sourcils. Seuls, les papillons des vers à soie, ont des cornes d'une courbe aussi délicate... et c'est ainsi, qu'elle se présente devant sa Majesté.

INSOMNIE

Thou-Fou

Le soleil a disparu ; la fleur s'endort à l'abri du mur latéral.

On entend le tséou-tséou, des petits oiseaux, déjà couchés.

Au scintillement des milliers d'étoiles, toutes les maisons de la ville, ont l'air de tressaillir.

Et voici que, peu à peu, la lune se hausse derrière le palais, puis, tout à coup, répand une vive lumière.

Je ne dors pas. J'entends l'homme de garde frapper, toutes les veilles, sur les cliquettes d'or.

Le vent bruit, et me fait croire, que les pendeloques
de jade tintent à la ceinture des ministres.

A l'aube, demain, je dois remettre un placet à
l'Empereur. C'est pourquoi je reste éveillé :

Car le Maître aime à s'enquérir, auprès de moi, de ce
que fut la beauté de la nuit.

DISGRACE

Inconnu

Mon âme est comme dissoute, tant j'ai laissé couler de larmes, sur ma couverture de gaze ; et la cruelle insomnie ne me laisse pas rêver.

Malgré la nuit avancée, une musique et des chants, retentissent dans un pavillon, proche du mien.

Mon teint n'est pas fané encore... Pourquoi donc l'Empereur ne m'aime-t-il plus ?...

Ainsi, jusqu'au jour, douloureusement, je m'interroge, assise auprès du brasero...

VŒU D'AMOUR

Yan-Ta-Tchen

Minuit !... Il n'y a plus de courtisans, dans le pavillon impérial ; les deux amants sont seuls, et causent à demi-voix.

« C'est la nuit unique dans l'année, dit l'empereur, où la Tisseuse Céleste et le Divin Bouvier ⁷, séparés par le Fleuve d'argent ⁸ se rejoignent, par le pont frémissant, que forme pour eux un vol de corneilles.

« Ne nous compare-t-on pas, à cause de notre fidélité, à la Tisseuse et au Bouvier du ciel ?

« Voici l'instant, où il convient de brûler des parfums, en l'honneur de nos divins modèles. »

L'impératrice verse l'encens, et la fumée odorante emporte leurs vœux :

« Puissions-nous planer dans les airs, sans cesse, comme un couple d'oiseaux !

« Puisse sur la terre, notre attachement être toujours pareil à celui qui lie la branche à l'arbre !

« Le ciel et la terre peuvent finir, mais notre amour ne finira jamais ! »

MONTÉE D'AUTOMNE
POÈME EN HUIT CHANTS

Thou-Fou

Le jade du givre, blesse et flétrit les tendres platanes
de la forêt.

Par les montagnes de Vou, par les gorges de Vou,
l'air court, et bruit tristement dans les feuillages.

A l'horizon, le fleuve agité, roule le ciel dans ses flots.

Et, des hautains sommets, le vent rabat les nuages,
tisse leur ouate avec la gaze des brumes de la terre.

En cet exil, voici deux fois, déjà, que je vois, à travers
mes larmes, fleurir les luxuriants chrysanthèmes !...

Je suis comme une barque, retenue par une chaîne
au rivage : je ne peux voguer vers l'enclos regretté...

De tous côtés, on se hâte de couper et de mesurer
des habits d'hiver, en prévision du froid qui vient.

Et, tout en regardant s'éteindre le jour, j'entends
monter vers la ville de Pé-Ty-Tchan, le son du
claquement précipité des battoirs.

*

Maintenant, derrière cette haute ville fortifiée du
Khoui-Tcheou, le soleil oblique est tombé.

Je lève les yeux, vers le Boisseau du Sud, qui scintille
déjà, et je retourne, par la pensée, dans la capitale
fleurie.

Au fond des bois obscurs, éclate la voix des singes :
ils pleurent trois gémissements.

Et je soupire, en rêvant l'impossible retour du passé...

Où donc sont-ils, les parfums brûlés sur mon passage ? Où sont les beaux coussins, sur lesquels je m'appuyais ?...

J'entends les sentinelles, qui se répondent, du haut des créneaux, en sonnant lugubrement de leurs trompes stridentes.

Voici qu'à travers le réseau des lianes, je vois se lever, lentement, la lune,

Qui, bientôt, laisse tomber dans le fleuve, son reflet, entre les îlots, bordés de joncs et de roseaux encore fleuris.

*

Mille feux, à peine, ce bourg fortifié de la montagne, aussi morne au grand jour qu'à l'aube.

Le long du fleuve, cent cabanes s'étagent, dans la verdure, et je m'assieds, ici et là.

Les barques des pêcheurs flottent à la dérive.

Les hirondelles se rassemblent, pour émigrer...

J'ai su remplir les devoirs de ma charge. Aussi bien que le censeur impérial Kouan-Han, qui, pour cela, fut glorieux. Alors, qu'importe la disgrâce ?...

Et que, ainsi qu'il arriva jadis à Liou-Chang, j'aie vu mes réprimandes n'être tenues pour rien ?

Mais je songe à mes compagnons d'études, maintenant riches et honorés ;

Qui, sans doute, à cette heure, par les routes riantes des Cinq Collines, galopent, vêtus d'habits légers, en chevauchant de grasses montures.

*

On dit, qu'aujourd'hui, la cour de Tchane-Gane est comme un échiquier, où se jouent d'incessantes parties.

Que de bouleversements, en moins d'un siècle !
Comment ne pas en être accablé de tristesse ?

Les palais des princes et des grands, changent bien souvent de maîtres ;

Et même, l'habit de cour des dignitaires, n'est plus reconnaissable.

Aux frontières fortifiées des montagnes de Tchy-Pé, le tambour bat, continuellement.

Vers l'ouest, les chevaux et les chars défilent sans relâche ; et l'empereur attend, toujours en vain, le message ailé qui annonce la victoire.

Ici, les poissons-dragons, engourdis de froid, n'agitent même plus le fleuve d'automne :

Rien ne fait dévier ma pensée, orientée, sans cesse
vers la patrie absente.

*

Je revois le palais de Pong-Lé, qui fait face à la
Montagne du Sud.

Et la merveilleuse coupe d'or tendue, sur sa haute
tige, à la rosée de l'aube, clair breuvage
d'immortalité.

Je revois, vers l'occident, le lac du Ciel, où la fée
Ouan-Mou habitait.

Et, à l'est, la porte de Han, qui s'empourpra d'une
lueur, quand Lao-Tseu passa sous son arc.

Voisins des nuages, voici qu'apparaissent les hauts
écrans en queue de faisán.

Et, tout à coup, le soleil enveloppe les écailles d'or
du dragon, et la face sacrée de l'empereur !

Ici, dans ma solitude, l'appréhension de l'hiver me
glace !...

O ! la porte d'azur, et la haie somptueuse des
courtisans, sur le passage du souverain !

*

Dans mon exil, je ne fais rien autre, que suivre du
regard les sinuosités du fleuve Kieou.

Jusqu'à dix mille lis, je vois le vent dérouler les
nuages et les mêler aux brouillards de l'automne...

Les fleurs là-bas... autour du palais, sont assaillies,
sans doute, par ce même brouillard, les fleurs, dont
les parfums montaient vers le Maître...

Dans ce jardin charmant, où, pour la première fois,
de tristes nouvelles des frontières vinrent le
surprendre.

Où sont les rideaux de perles ?... où sont les
colonnes ramagées ?... où est l'enclos, par lequel se
promenaient les cigognes jaunes ?...

Et la jonque, au mât d'ivoire, aux cordages de soie,
pareils à des guirlandes, dont la proue chassait
devant elle un vol de blanches mouettes ?...

O ! douleur de retourner la tête vers ce pays de la
danse et du chant !

Vers cette contrée de Tsin, résidence immémoriale
des souverains !

*

Je voudrais me croire, près de ce beau lac de
Kouen-Ming, qui fut creusé, dans le parc même, à
l'époque des Han,

Et sur les bords duquel, on vit longtemps flotter les
étendards de Han-Ou-Ty.

Je regarderais, au ciel, la Divine Tisseuse, échanger
de paresseux rayons, à travers la nuit vide, avec la
claire lune,

Tandis que le gigantesque poisson de pierre, adressé
au milieu de l'eau, laisse bruire ses écailles mobiles,
froissées par le vent d'automne ;

En cette saison, sur les reflets brillants du lac, flotte
un nuage sombre, formé par les graines noires,
tombées du Kou-Mi.

La froide rosée, émiette les pétales des lotus, en
poussière rose...

Hélas ! devant moi, les gorges étroites des
montagnes, s'éloignent à perte de vue, accessibles
seulement aux oiseaux.

Je suis près d'un fleuve désert, où traîne la voile grise
d'un vieux pêcheur.

*

Et je songe, encore, au long tracé capricieux du pavillon où dormait l'empereur,

Aux pics sombres de Tsi-Ko, qui se mirent dans l'eau bleue du fleuve Meï-Pei.

Là, sur ses rivages, on moissonnait abondamment le riz parfumé, dont les perroquets venaient becqueter les restes.

Et les frondaisons vertes servaient de juchoirs aux fabuleux Fon-Houangs, qui vieillissaient sous leur abri.

D'exquises jeunes femmes, par les jardins, se promenaient, de ci, de là, dans la verdure printanière.

Des immortels étaient mes compagnons, et, sur les lacs, nous voguions ensemble, les beaux soirs.

Mon habile pinceau, traçait alors, en mille formes
nouvelles, d'heureux poèmes.

Aujourd'hui, ma tête est blanche et je ne sais plus
chanter que douloureusement, le front courbé vers
la terre.

LA GUERRE

LA CHANSON DE L'OURAGAN ⁹

L'empereur Kao-Ty

L'ouragan furieux, court par le ciel, et pourchasse les nuages, qui roulent et s'enfuient.

C'est ainsi que ma puissance, a culbuté les ennemis et les a dispersés... De tous les horizons, ils ont disparu, maintenant, et je peux rentrer dans mon empire.

Mais où trouverai-je des braves, d'un souffle assez fort, pour maintenir le ciel pur, autour de mes frontières ?

LA FLEUR ROUGE

Li-Taï-Pé

En travaillant tristement près de ma fenêtre, je me suis piquée au doigt ; et la fleur blanche, que je brodais, est devenue une fleur rouge.

Alors, j'ai songé brusquement à celui qui est parti, pour combattre les révoltés ; j'ai pensé que son sang coulait aussi, et des larmes sont tombées de mes yeux.

Mais j'ai cru entendre le bruit des pas de son cheval, et je me suis levée toute joyeuse ; c'était mon cœur qui, en battant trop vite, imitait le bruit des pas de son cheval.

Je me suis remise à mon ouvrage, près de la fenêtre,
et mes larmes ont brodé de perles l'étoffe tendue sur
le métier.

LE DÉPART DU GRAND CHEF

Thou-Fou

Le grand chef a quitté tristement son amie ; il est sorti par la grande porte de la ville et s'en est allé dormir dans sa tente, où il rêve à son amie.

Tout à coup, un bruit semblable à celui des feuilles mortes, remuées par le vent d'automne, le réveille et il se soulève sur son coude.

C'est la robe de soie de son amie, qui imite le bruit des feuilles mortes, remuées par le vent d'automne, de son amie, qui est venue le rejoindre.

« J'avais perdu mon âme, et subitement elle m'est rendue. Je suis plus surpris que si les neiges de la montagne de l'Ouest s'étaient tout à coup fondues. »

Ainsi parle le grand Chef, et son amie lui répond :

« Je pleurais à la fenêtre occidentale ; une hirondelle, touchée, m'a prêté ses ailes, et je suis venue, avec tant de promptitude, que près de moi, ton cheval de bataille aurait eu la marche des tortues. »

L'ÉPOUX D'UNE JEUNE FEMME S'ARME POUR LE COMBAT

Inconnu

Allons, femme, pique ta longue aiguille dans la soie rouge du métier, et apporte ici mes armes guerrières.

Croise toi-même, sur mes reins, les deux larges sabres, et qu'on voie leurs poignées tranquilles dépasser mes épaules.

Et pendant que, tenant fièrement ma lance, ma lance dont la pointe claire fait de si souriantes blessures aux vaincus,

Pendant que, ma lance à la main, je te regarde agenouillée près de moi,

Accroche à ma ceinture l'arc souple, d'où
s'élanceront bientôt mille flèches sifflantes, qui,
décrivant dans l'air une courbe gracieuse, iront se
fixer, en frémissant, dans la chair sanglante.

Et maintenant : tremble et éloigne-toi, car voici le
visage terrible que j'offrirai aux ennemis !

LE CHIEN DU VAINQUEUR

Inconnu.

Dans la grande guerre, où j'ai combattu sous la Bannière Noire, j'ai reçu une blessure, mais j'ai tué beaucoup d'ennemis.

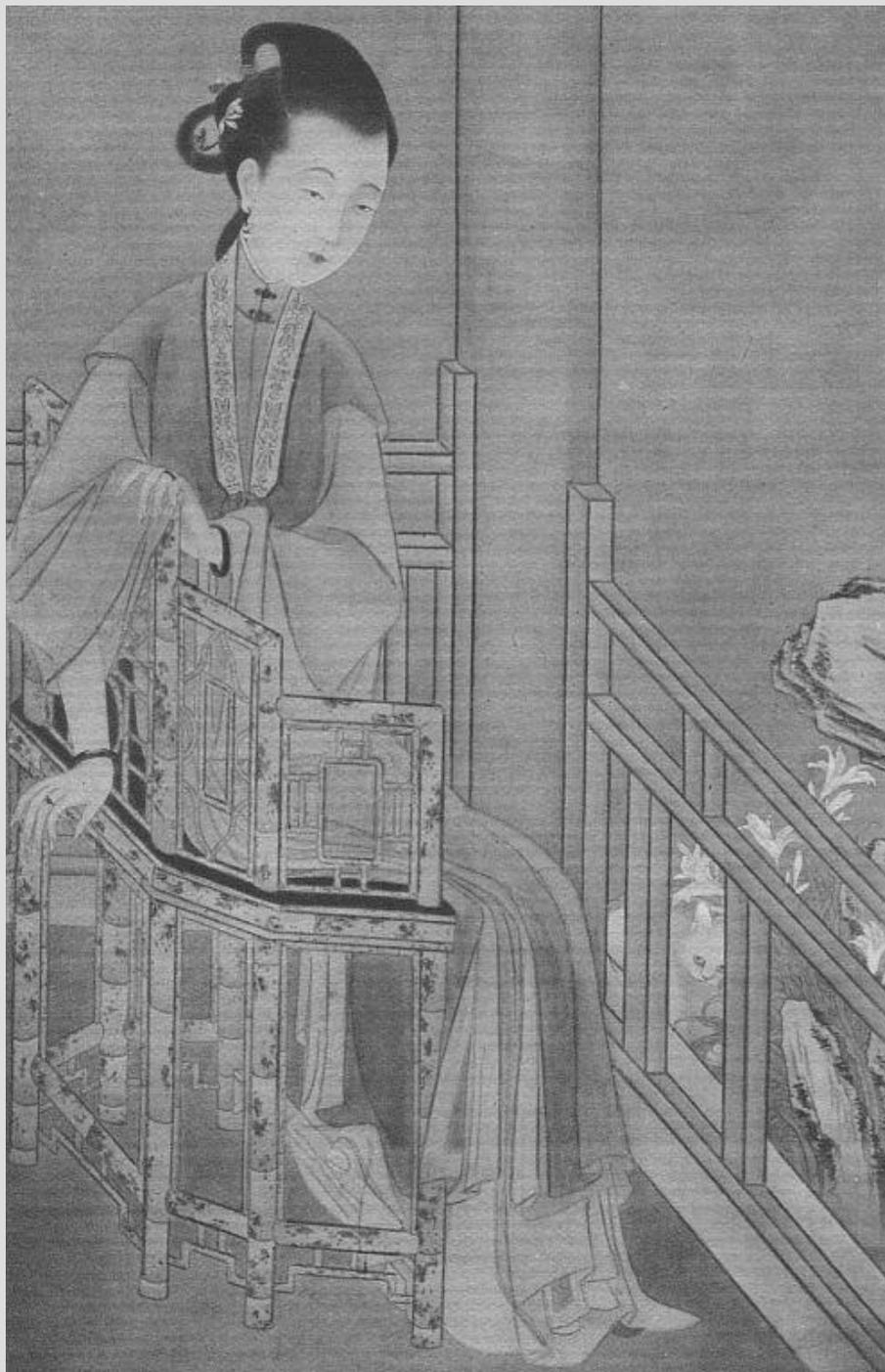
Tout sanglant, après la mêlée, j'ai parcouru le champ de bataille, suivi de mon chien qui avait combattu à côté de moi.

Et, en montrant à mon chien les corps de mes victimes, je lui ai dit : « Mange ! » et en lui montrant leur sang qui coulait encore, je lui ai dit : « Bois ! »

Mais la noble bête n'a point daigné toucher à ces vils cadavres de vaincus, et, se dressant, béante, sur ses

pattes de derrière, jusqu'à la hauteur de ma blessure
ouverte,

Elle n'était altérée que de mon propre sang,
victorieux et chaud, qui pétillait dans la plaie, comme
dans une tasse rouge !



De la fenêtre occidentale.

DE LA FENÊTRE OCCIDENTALE

Ouan-Tchan-Lin

A la tête de mille guerriers furieux, au bruit forcené des gongs, mon mari est parti, courant après la gloire.

J'ai d'abord été joyeuse de reprendre ma liberté de jeune fille.

Maintenant, je regarde de ma fenêtre les feuilles jaunissantes du saule ; à son départ, elles étaient d'un vert tendre.

Serait-il joyeux, lui aussi, d'être loin de moi ?

LA CIGOGNE

Tchen-Tsé-Tsi

O pauvres habitants de la grande Patrie du Milieu, vous êtes en proie à la guerre civile, et mon cœur pâlit de tristesse, lorsque je songe à votre misère !

Vous êtes nés libres, et vous êtes esclaves ; vous êtes punis quoique vous n'ayez fait aucun mal.

Quand donc viendra pour vous le jour du salut ? De quelle race est-il, l'homme choisi par le ciel pour vous tirer de peine ?

Une blanche cigogne apparaît, là-bas, parmi les nuages, mais on ne sait pas encore sur quelle maison elle se posera.

LES ADIEUX

Li-Oey

Le grand Chef est parti pour la guerre ; avant le premier mouvement de son cheval, sa femme lui a donné une étoffe de soie.

« Emporte, en souvenir de moi, cette étoffe où j'ai brodé des caractères, et ne t'attarde pas trop longtemps ;

« Car voici le moment de la pleine lune, et chaque jour lui ôte un morceau de sa rondeur ;

« Ainsi le temps cruel fera décroître ma beauté.

LE VIN

LE PAVILLON DE PORCELAINE

Li-Taï-Pé

Au milieu du petit lac artificiel, s'élève un pavillon de porcelaine verte et blanche ; on y arrive par un pont de jade, qui se voûte comme le dos d'un tigre.

Dans ce pavillon, quelques amis, vêtus de robes claires, boivent ensemble des tasses de vin tiède.

Ils causent gaiement, ou tracent des vers, en repoussant leurs chapeaux en arrière, en relevant un peu leurs manches,

Et, dans le lac, où le petit pont, renversé, semble un croissant de jade, quelques amis, vêtus de robes claires, boivent, la tête en bas dans un pavillon de porcelaine.

PENSÉES DU SEPTIÈME MOIS

Li-Taï-Pé

Au milieu des fleurs de mon jardin, je songe, en buvant un vin, frais et transparent comme le jade.

Le vent me caresse doucement les joues et rafraîchit l'air brûlant ; mais, quand l'hiver viendra, comme je ramènerai mon manteau !

La femme, dans la splendeur de sa beauté, est pareille au vent tiède d'août : elle rafraîchit et parfume notre vie ;

Mais, lorsque la soie blanche de l'âge couvre sa tête, nous la fuyons comme le vent d'hiver.

CHANSON SUR LE FLEUVE

Li-Taï-Pé

Mon bateau est d'ébène ; ma flûte de jade est percée
de trous d'or.

Comme la plante, qui enlève une tache sur une
étouffe de soie, le vin efface la tristesse dans le cœur.

Quand on possède de bon vin, un bateau gracieux et
l'amour d'une jeune femme, on est semblable aux
génies immortels.

AU MILIEU DU FLEUVE

Tchang-Tsi

Dans mon bateau, que le fleuve balance, sans brusquerie, je me promène, tant que le jour dure.

Et je regarde l'ombre des montagnes, dans l'eau.

Je n'ai plus d'autre amour, que l'amour du vin, et ma tasse pleine est en face de moi. Aussi mon cœur est rempli de gaieté.

Autrefois, il y avait dans mon cœur plus de mille chagrins ; mais à présent :

Je regarde l'ombre des montagnes, dans l'eau.

POUR OUBLIER SES PENSÉES

Ouan-Oui

Réjouissons-nous ensemble et remplissons de vin tiède, nos tasses de porcelaine.

Le frais printemps s'éloigne, mais il reviendra ;
buvons tant que nos lèvres auront soif.

Et peut-être oublierons-nous, que nous sommes à
l'hiver de notre âge.

Et que les fleurs se fanent.

EN BUVANT DANS LA MAISON DE THOU-FOU

Tsoui- Tsong- Tché

J'ai rempli ma tasse, jusqu'au bord, d'un vin bien fabriqué, mais, quand j'ai voulu boire, ma tasse était vide, parce que le souffle de la fenêtre l'avait jetée à terre.

Quand il pleut, c'est que le vent renverse les tasses pleines des sages immortels, qui s'enivrent dans les nuages, au-dessus des montagnes ;

Mais la rosée des champs et l'humidité des fleuves, aspirées par le soleil, remplissent de nouveau les grandes tasses des génies ;

Et il reste assez de vin dans la maison de Thou-Fou,
pour que je puisse boire encore, en composant des
vers, à la louange des poètes et de l'empereur
Ming-Hoang.

LES HUIT BUVEURS IMMORTELS

Thou-Fou

A HO-TCHI-TCHAN

Tchi-Tchan, en bateau, se croit à cheval, et il se balance, au rythme des pas.

Les yeux troubles d'ivresse, il voit les fleurs, danser devant lui, et s' imagine qu'il s'endort, au fond de l'eau.

A JOU-YANG

Jou-Yang a déjà bu trois mesures, quand il va faire sa cour à l'empereur.

S'il rencontre, en route, la charrette de riz du brasseur, aussitôt l'eau lui vient à la bouche.

Et il voudrait bien échanger ses fonctions, contre celle de gouverneur, dans le pays Source du vin.

A TSO-SIANG

Tso-Siang, le premier ministre de la Main gauche, en un jour dépense dix mille tsiens.

Quant il boit, il semble une longue baleine, et aspirerait bien cent fleuves.

La tasse à la bouche, joyeusement philosophe, il déclare qu'il déteste tout ce qui est faux, et n'admet que le vin sincère.

A TSOUI-TSONG-TCHÉ

Tsong-Tché est un charmant et beau jeune homme.

En buvant, il montre le blanc de ses yeux, et a le temps d'admirer le bleu du ciel.

Éclatant et plein d'élégance, il a l'air d'un arbre de jade, qui frémit au vent.

A SOU-TSIN

Sou-Tsin, longtemps, s'est nourri de racines, en méditant, devant la broderie transparente qui voile le Bouddha.

Quelquefois, quand il est ivre, il aime à s'isoler, et s'absorbe, comme autrefois, en Bouddha.

A LI-TAI-PÉ

Li-Taï-Pé : une mesure de vin, et, aussitôt, cent poèmes !

Dans l'auberge, au marché de Tchane-Ngane, il se couche.

Le Fils du Ciel l'envoie chercher, pour se promener en bateau, avec lui.

Mais le poète, sans se déranger, répond : « Dites à l'empereur, que son sujet est un buveur immortel. »

A TCHAN-SOU

Tchan-Sou, tous le savent, dès qu'il a bu trois tasses,
écrit avec rapidité.

Il enlève sa coiffure, même devant les princes, et
laisse voir son crâne rasé.

Et les caractères affluent de son pinceau, comme des
nuages de fumée.

A TSIAO-SOUI

Tsiao-Soui, après cinq tasses, se carre, et va se
surpasser.

Il élève la voix et discute, avec tant de violence,
qu'aux quatre tables du festin, les convives
l'écoutent, avec stupeur.

LES TROIS FEMMES DU MANDARIN

Sao-Nan

L'ÉPOUSE LÉGITIME

Il y a du vin dans la tasse, et dans le plat il y a des nids d'hirondelles. Depuis les temps les plus reculés, un mandarin a toujours respecté son épouse légitime.

LA CONCUBINE

Il y a du vin dans la tasse, et dans le plat, il y a une oie bien grasse. Quand la femme d'un mandarin ne lui donne pas d'enfants, le mandarin choisit une concubine.

LA SERVANTE

Il y a du vin dans la tasse, et dans le plat il y a des confitures variées. Il importe peu, à un mandarin,

qu'une femme soit épouse ou concubine, mais il veut chaque nuit une femme nouvelle.

LE MANDARIN

Il n'y a plus de vin dans la tasse, et dans le plat il n'y a qu'un poireau sec. Allons, allons, femmes bavardes, ne vous moquez pas d'un pauvre vieux.

L'AUTOMNE

STROPHES IMPROVISÉES
devant le tombeau en ruines d'un guerrier célèbre

*Khong-Tse*¹⁰

Que fait l'été brûlant, sinon, devancer l'automne ?

Le gracieux printemps, n'est-il pas le héraut du
mélancolique hiver ?

Quand le soleil se lève à l'orient, c'est pour marcher,
en hâte, vers son coucher.

Et les eaux, de tous les fleuves, ne coulent, que pour
s'engloutir dans la mer.

Cependant les saisons reviennent, chaque année ; le
soleil, de jour en jour, reprend sa course vers la nuit ;
les eaux se renouvellent, pour couler sans cesse.

Mais l'homme, lui, ne passe qu'une seule fois.

Et quelles traces laisse-t-il, de sa forme et de ses exploits ?

Hélas ! un monticule bossué, que les plantes sauvages recouvrent !...

PENSÉES D'AUTOMNE

Thou-Fou

Voici les tristes pluies ; on dirait que le ciel pleure le départ du beau temps.

L'ennui couvre l'esprit, comme un voile de nuages, et nous restons tristement assis à l'intérieur.

C'est le moment de laisser tomber sur le papier, la poésie amassée pendant l'été ; ainsi, des arbres, les fleurs mûres tombent.

Allons, je tremperai mes lèvres dans ma tasse, chaque fois que j'imbiberai mon pinceau,

Et je ne laisserai pas ma rêverie s'en aller, semblable à un filet de fumée, car le temps s'envole, plus vite que l'hirondelle.

LA FLÛTE D'AUTOMNE

Thou-Fou

Pauvre voyageur, loin de la patrie, sans argent et sans amis, tu n'entends plus la douce musique de la langue maternelle.

Cependant, l'été est si brillant, la nature étale tant de richesse, que tu n'es pas pauvre ; et le chant des oiseaux n'est pas, pour toi, une langue étrangère.

Mais lorsque tu entendras le cri de la cigale, cette flûte de l'automne ; quand tu verras les nuages, roulés par le vent, dans le ciel, ta douleur n'aura plus de bornes,

Et mettant la main sur tes yeux, tu laisseras ton âme s'enfuir vers la patrie.



Pendant que je chantais la nature.

PENDANT QUE JE CHANTAIS LA NATURE

Thou-Fou

Assis dans mon pavillon du bord de l'eau, j'ai regardé la beauté du temps ; le soleil marchait lentement vers l'occident, au travers du ciel limpide.

Les navires se balançaient sur l'eau, plus légers que des oiseaux sur les branches, et le soleil d'automne versait de l'or dans la mer.

J'ai pris mon pinceau, et, penché sur le papier, j'ai tracé des caractères, semblables à des cheveux noirs qu'une femme lisse avec la main ;

Et sous le soleil d'or, j'ai chanté la beauté du temps.

Au dernier vers, j'ai relevé la tête ; alors j'ai vu, que la pluie tombait dans l'eau.

LE BEAU PALAIS DE JADE

Thou-Fou

En faisant mille circuits, le ruisseau court, sous les
sapins, entre lesquels le vent s'allonge.

Les rats gris, s'enfuient, vers les vieilles tuiles.

A quel roi fut ce palais ?... on ne le sait plus...

Le toit avec les murailles, au pied de ce rocher à pic,
tout est tombé.

Les feux-esprits, nés du sang des soldats tués,
hantent la ruine.

Sur la route détruite, les sources qui s'écoulent,
semblent sangloter des regrets.

Et, du bruit de toutes ces eaux vives, les échos forment une véritable musique.

La couleur de l'automne, jette sa douce mélancolie, sur toutes choses.

*

Hélas ! la beauté de celles qui, là, furent belles, devient maintenant de la poussière jaune !

A quoi servit, alors, d'admirer le charme factice du fard, et même la vraie beauté qui s'en ornait, non moins que lui, éphémère ?

Et ce roi ! Qu'est devenue la garde fringante, qui accompagnait son char doré ?

De tant de biens, de tant de créatures, que lui reste-t-il aujourd'hui ? rien de plus qu'un cheval de pierre, sur son tombeau.

Une profonde mélancolie me vient... Sur la natte que
m'offre l'herbe douce, je m'assieds.

Je commence à chanter... Mes larmes, qui
débordent, mouillent mes mains, me suffoquent !...

Hélas ! tour à tour, chacun s'avance, sur le chemin.

Et tous savent, bientôt, qu'il ne conduit à rien.

LE PAVILLON DU JEUNE ROI

Ouan-Po

Le jeune roi de Teng, habitait près du grand fleuve un pavillon gracieusement découpé.

Le roi était vêtu de satin, et des ornements de jade, se balançaient à sa ceinture.

Mais maintenant, les robes de satin dorment, dans des coffres d'ébène et les ornements de jade sont immobiles ; on ne voit plus entrer, dans le pavillon, que les vapeurs bleues du matin, et la pluie, qui pleure, le soir.

Les nuages roulent dans le ciel, noircissant l'eau limpide ; car le roi est parti. Ainsi la lune, traverse le ciel et disparaît.

Et les automnes se suivent tristement. Où donc le roi est-il allé ? Autrefois il admirait le fleuve ; l'eau vibrante n'a pas gardé le reflet de ses yeux, et lui, maintenant, garde-t-il le souvenir du fleuve ?

LE SOIR D'AUTOMNE

Tchang-Tsi

La vapeur bleue de l'automne, s'étend sur le fleuve ;
les petites herbes sont couvertes de gelée blanche,

Comme si un sculpteur avait laissé tomber sur elles
de la poussière de jade.

Les fleurs n'ont déjà plus de parfums ; le vent du
nord va les faire tomber, et bientôt les nénuphars
navigueront sur le fleuve.

Ma lampe s'est éteinte d'elle-même, la soirée est
finie, je vais aller me coucher.

L'automne est bien long dans mon cœur, et les larmes, que j'essuie sur mon visage, se renouvelleront toujours.

Quand donc le soleil du mariage viendra-t-il sécher mes larmes ?

LE CORMORAN

Sou-Tong-Po

Solitaire et immobile, le cormoran d'automne médite au bord du fleuve, et son œil rond, suit la marche de l'eau.

Si quelquefois un homme se promène sur le rivage, le cormoran s'éloigne, lentement, en balançant la tête ;

Mais, derrière les feuilles, il guette le départ du promeneur, car il aspire à voir encore les ondulations du courant monotone ;

Et, la nuit, lorsque la lune brille sur les vagues, le cormoran médite, un pied dans l'eau.

Ainsi l'homme, qui a dans le cœur un grand amour, suit, toujours, les ondulations d'une même pensée.

PAR UN TEMPS TIÈDE

Ouan-Tchan-Lin

Les jeunes filles, d'autrefois, sont assises dans le bosquet fleuri et parlent bas entre elles.

« On prétend que nous sommes vieilles et que nos cheveux sont blancs ; on dit aussi que notre visage n'est plus resplendissant comme la lune.

« Qu'en savons-nous ? C'est peut-être une médisance ; on ne peut pas se voir soi-même.

« Qui nous dit que l'hiver n'est pas de l'autre côté du miroir, obscurcissant nos traits et couvrant de gelée blanche nos chevelures ? »

LE SOUCI D'UNE JEUNE FILLE

Hen-Yu

La lune éclaire la cour intérieure, je passe la tête par ma fenêtre et je regarde les marches de l'escalier.

Je vois le reflet du feuillage, et aussi, l'ombre agitée de la balançoire, que le vent secoue.

Je rentre et je me couche dans mon lit treillagé ; la fraîcheur de la nuit m'a saisie ; je tremble, dans ma chambre solitaire.

Et voici que j'entends tomber la pluie, dans le lac !
Demain, mon petit bateau sera mouillé ; comment ferai-je, pour aller cueillir les fleurs de nénuphars ?

PENSÉE ÉCRITE SUR LA GELÉE BLANCHE

Ouan-Tsi

La gelée blanche recouvre entièrement les arbustes ;
ils ressemblent aux visages poudrés des femmes.

Je les regarde de ma fenêtre, et je pense que
l'homme, sans les femmes, est comme une fleur,
dépouillée de feuillage.

Et pour chasser la tristesse amère, qui m'envahit,

Avec mon souffle, j'écris ma pensée, sur la gelée
blanche.

LE CŒUR TRISTE AU SOLEIL

Inconnu

Le vent d'automne arrache les feuilles des arbres et les disperse sur la terre.

Je les regarde s'envoler sans regret, car seul je les ai vues venir, et seul je les vois partir.

La tristesse projette son ombre sur mon cœur, comme les hautes montagnes font la nuit dans la vallée.

Les souffles de l'hiver, changent l'eau en pierre brillante ; mais au premier regard de l'été, elle redeviendra cascade joyeuse.

Quand l'été sera de retour, j'irai m'asseoir sur la plus haute roche, pour voir si le soleil fera fondre mon cœur.

LES CHEVEUX BLANCS

Tin-Tun-Ling

Les sauterelles vertes poussent en même temps que le blé ; ainsi, dans la belle saison, les jeunes gens boivent et folâtent.

Mais ceux dont l'esprit s'élève, deviennent bientôt tristes, car les nuages noirs se balancent à moitié chemin du ciel.

Les hirondelles noires s'en vont ; les cigognes blanches arrivent ; ainsi les cheveux blancs suivent les cheveux noirs ;

Et c'est une règle unique, sur toute la terre ; comme il n'y a qu'une lune, dans le ciel.

TRISTESSE DU LABOUREUR

Sou-Tong-Po

La neige est descendue légèrement sur la terre,
comme une nuée de papillons.

Le laboureur a posé sa bêche, et il lui semble que des
fils invisibles serrent son cœur.

Il est triste, car la terre était son amie, et lorsqu'il se
penchait sur elle, pour lui confier la graine pleine
d'espérance, il lui donnait aussi ses pensées secrètes.

Et plus tard, lorsque la graine avait germé, il
retrouvait ses pensées, tout en fleur.

Et, maintenant, la terre se cache, sous un voile de neige.

LES PETITES FLEURS SE MOQUENT DES GRAVES SAPINS

Tin-Tun-Ling

Sur le haut de la montagne, les sapins demeurent sérieux et hérissés ; au bas de la montagne, les fleurs éclatantes s'étalent sur l'herbe.

En comparant leurs fraîches robes, aux vêtements sombres des sapins, les petites fleurs se mettent à rire.

Et les papillons légers se mêlent à leur gaieté.

Mais un matin d'automne, j'ai regardé la montagne : les sapins, tout habillés de blanc, étaient là, graves et rêveurs.

J'ai eu beau chercher au bas de la montagne, je n'ai pas vu les petites fleurs moqueuses.

FIN DE PRINTEMPS

Hen-Yu

Les herbes et les arbres, savent-ils que le printemps,
n'est pas long à s'enfuir ?

De cent façons, toujours, les rouges et les violets des
floraisons embaumées, rivalisent de beauté.

Mais ni les fleurs des peupliers, ni les graines de
l'orme, ne peuvent penser.

Elles ne savent que s'effeuiller, et s'envoler, en
emplissant le ciel, comme une neige.

LES POÈTES

LES SAGES DANSENT

Li-Taï-Pé

Dans ma flûte aux bouts de jade, j'ai chanté une chanson aux humains ; mais les humains ne m'ont pas compris.

Alors, j'ai levé ma flûte vers le ciel, et j'ai dit ma chanson aux Sages.

Les Sages se sont réjouis ; ils ont dansé, sur les nuages resplendissants ;

Et, maintenant, les humains me comprennent, lorsque je chante, en m'accompagnant de ma flûte aux bouts de jade.

LA FLÛTE MYSTÉRIEUSE

Li-Taï-Pé

Un jour, par-dessus le feuillage et les fleurs embaumées, le vent m'apporta le son d'une flûte lointaine.

Alors, j'ai coupé une branche de saule, et j'ai répondu une chanson.

Depuis la nuit, lorsque tout dort, les oiseaux entendent une conversation dans leur langage.

LOUANGE A LI-TAÏ-PÉ

Thou-Fou

La poésie est ton langage, comme le chant est celui
des oiseaux.

Que ce soit à la clarté du soleil ou à l'ombre du soir,
tu vois la poésie de toutes choses.

Lorsque tu bois le vin doré, sur le nuage de l'ivresse,
te viennent des idées de vers.

Tu es le premier des hommes, et comme le soleil, tu
répands sur eux les rayonnements de ton esprit.

De celui qui t'admire dans l'ombre reçois cette
adoration inconnue.

A LI-TAÏ-PÉ

Thou-Fou

O Li-Taï-Pé ! tes vers sont incomparables !

A des bouffées de vent frais, qui n'apportent jamais aucun parfum vulgaire, on peut comparer tes pensées.

Elles sont subtiles et neuves, autant que celles du grand poète Yu-Kai-Fou.

Mais elles ont aussi la grandeur et la noblesse, de celles de Pao-Tsan-Kiun.

En ce moment, dans la ville de Oey-Pé, je vois les arbres printaniers, se profiler sur le ciel.

Tandis que toi, au bord du grand fleuve de l'Est, tu regardes le soleil, se couchant dans les nuages.

Quand donc, pourrons-nous encore, vider ensemble un flacon de vin ?

Et discourir, alors, à n'en plus finir, sur toutes les finesses de la littérature ?...

ENVOI A LI-TAÏ-PÉ

Thou-Fou

Ton nom est Ti-Sié-Jen, la goutte d'eau intarissable,
et tu es au rang des sages immortels.

Le sceptre du Fils du Ciel est moins puissant que ton
pinceau ; moins fort, est le sabre du guerrier.

Dans le ciel pur de l'été rien ne fait présager l'orage ;
mais tout à coup le vent amasse des nuages ; et la
pluie se précipite ;

De même, sur le papier sans tache, le souffle de ton
génie fait pleuvoir de noirs caractères ? ce sont les
larmes de ton esprit, qui coulent silencieusement de
ton pinceau.

Et, lorsque la pièce de vers est finie, on entend,
autour de toi, les murmures d'admiration des génies
invisibles.

LE BATEAU DES FLEURS
DU FAUBOURG DE L'OUEST

Thou-Fou

Sur ce bateau, est la plus belle des femmes ; ses sourcils ressemblent aux cornes des papillons.

Elle improvise des vers, en s'accompagnant tristement de sa flûte ; et les Sages s'émeuvent, dans les hautes nuées.

« Comme une fleur tombée dans la boue, les passants cruels m'abandonnent.

« Les blés de riz, que le vent balance, sont plus heureux que moi ; lorsqu'ils entr'ouvrent leurs épis, on croirait voir mon sourire :

« Mais moi, depuis longtemps, je ne souris jamais plus.

« Et bientôt, un homme, tirant par-dessus son épaule le cordon de soie, qui attache le Bateau des Fleurs à la rive, conduira ma douleur vers un autre pays ! »

UN POÈTE RIT DANS SON BATEAU

Ouan-Tsi

Le petit lac, pur et tranquille, ressemble à une tasse remplie d'eau.

Sur ses rives, les bambous ont des formes de cabanes, et les arbres, au-dessus, font des toitures vertes.

Et les grands rochers pointus, posés au milieu des fleurs, ressemblent à des pagodes.

Je laisse mon bateau, glisser doucement sur l'eau, et je souris, de voir la nature, imiter ainsi les hommes.

UN JEUNE POÈTE

Sao-Nan

Imite la lune grandissante ! imite le soleil levant !

Tu seras pareil à la montagne du Sud, qui ne vacille
jamais,

Et demeure éternellement verte, comme les pins
glorieux et les cèdres !



Le Poète monte dans la montagne enveloppée de brouillard.

LE POÈTE MONTE LA MONTAGNE
ENVELOPPÉE DE BROUILLARD

Sou-Tong-Po

Je monte sur cette haute montagne ; le poil noir de
mon cheval est jauni par la maladie.

Le chagrin a aussi couvert mes joues maigres, d'une
teinte jaune, et je monte tristement la montagne.

Je veux emplir ma gourde, d'un vin de riz de bonne
qualité, et voiler mes chagrins, dans l'étourdissement
que donne le vin.

LE POÈTE SE PROMÈNE SUR LA MONTAGNE
ENVELOPPÉE DE BROUILLARD

Sou-Tong-Po

Le poète se promène lentement sur la montagne ; au loin les pierres, couvertes de brouillard, lui semblent des moutons endormis.

Il est arrivé en haut, très fatigué, car il a bu beaucoup de vin, et il se couche sur une pierre.

Les nuages se balancent, au-dessus de sa tête ; il les regarde se rejoindre et voiler le ciel.

Alors il chante, tristement, que l'automne approche, que le vent devient frais, que le printemps prochain est éloigné encore.

Et les promeneurs, qui viennent admirer la beauté de la nature, l'entourent, en battant des mains, et ils s'écrient : « Voici assurément un homme qui est fou ! »

ESQUISSE

Sou-Tong-Po

Hors de la verte forêt des bambous, deux ou trois branches de pêchers en fleur.

C'est le printemps ! les rivières tiédissent, sans doute ; les canards sont les premiers, à savoir cela.

Déjà, les plants de céleri et les pousses de jonc, commencent à s'élever de terre.

C'est le moment d'aller à la pêche du tédradon, excellent en cette saison.

INDIFFÉRENCE AUX DOUCEURS DE L'ÉTÉ

Tchan-Jo-Su

Les fleurs de pêcher voltigent, comme des papillons roses ; le saule, en souriant, se regarde dans l'eau.

Cependant mon ennui persiste, et je ne peux pas faire de vers.

La brise d'est, qui m'apporte le parfum des pruniers, me trouve insensible.

Oh ! quand la nuit viendra-t-elle, me faire oublier ma tristesse, dans le sommeil !

LA FEUILLE BLANCHE

Tchang-Tsi

La tête dans ma main, je regarde la feuille de papier,
qui reste blanche, depuis que je suis là.

Je regarde aussi l'encre, qui se sèche, au bout de mon
pinceau.

Mon esprit semble dormir ; est-ce que mon esprit ne
se réveillera pas ?

Je m'en vais, dans la plaine toute chaude de soleil, et
je laisse mes mains traîner sur les hautes herbes.

D'un côté, je vois la forêt veloutée ; de l'autre, les
montagnes gracieuses, poudrées par la neige, et à qui
le soleil met du rouge.

Et je regarde aussi la marche lente des nuages, et je
m'en reviens, poursuivi par l'éclat de rire des
corbeaux,

M'asseoir, devant la feuille de papier, qui demeure
blanche, sous mon pinceau.

LES CARACTÈRES ÉTERNELS

Li-Taï-Pé

Tout en faisant des vers, je regarde, de ma fenêtre, les balancements des bambous ; on dirait de l'eau qui s'agite ; et les feuilles en frôlant leurs épines, imitent le bruit des cascades.

Je laisse tomber des caractères, sur le papier ; de loin, on pourrait croire que des fleurs de prunier tombent à l'envers dans de la neige.

La charmante fraîcheur des oranges mandarines, se fane, lorsqu'une femme les porte, trop longtemps, dans la gaze de sa manche ; de même la gelée blanche, s'évanouit au soleil ;

Mais les caractères, que je laisse tomber sur le papier,
ne s'effaceront jamais.

@

NOTES

-
- ¹ Commémoration d'un deuil public.
- ² Wega, de la Lyre.
- ³ La Voie lactée.
- ⁴ Une étoile du Capricorne.
- ⁵ [c.a. : Poète chinois réfugié en France, il a enseigné le chinois à Judith Gautier.]
- ⁶ Dynastie des Thang.
- ⁷ Wega de la Lyre et une étoile du Capricorne.
- ⁸ La Voie lactée.
- ⁹ Populaire dans toute la Chine. Dynastie des Han, 200 ans avant notre ère.
- ¹⁰ Confucius, dynastie des Tcheou, 500 ans avant notre ère.